

LET TRES

DE

LOUIS XIV.

AUX PRINCES DE L'EUROPE,

à ses Généraux, ses Ministres, &c.

RECUEILLIES PAR MR. ROSE,

Sécrétaire du Cabinet ;

Avec des Remarques historiques,

PAR MR. MORELLY.

TOME II.



A LONDRES :

Chez T. PAYNE, dans Castle-street, pres la Porte
de la Meuse ; J. BRINDLEY, dans New Bond-
street ; et S. CROWDER et H. WOODGATE,
dans Pater-noster-Row. M.DCC.LV.

LETTERS

DE

LOUIS XIV.

AND PRINCE DE LIEUR

AND GENEVOIS

AND THE LIEUTENANT

OF THE CHAMBER

OF THE CHAMBER

OF THE CHAMBER

TOME II.

1701

LONDON

Printed by J. St. John, at the Sign of the Crown, in St. Dunstons Church-yard.

1701

Printed by J. St. John, at the Sign of the Crown, in St. Dunstons Church-yard.



T A B L E
DES NOMS PROPRES,
Pour le deuxième Tome.

*L'Etoile marque les Personnes déjà designées dans
le premier Tome.*

- D**enis Tallon, Intendant du Hainaut, 110.
 * Leopold I. Empereur, 62, 85, 151, 160.
 * Philippe IV. Roi d'Espagne, 43.
 Jean, Comte de Coligni, 19, 24, 29, 31.
 Gadagne, Lieutenant-General, 16.
 François de Vendome, Duke de Beaufort, 11,
 14, 37, 40, 49, 53, 59, 101, 114.
 * Charles II. Roi d'Angleterre, 150, 152,
 175, 176.
 Louis-Victor de la Roche-Chouard, Comte de
 Vivonne, 59, 69, 73, 76, 96, 103,
 107, 182.
 * François d'Aubusson. Comte de la Feuillade,
 2, 21, 28.

Claude de Thiard de Bissy, Capitaine des Chevaux legers, 1.

Wolfgang Jules II. Comte d'Holac, 5, 48.

Nicolas de Nicolay, premier President de la Chambre des Comptes à Paris, 6.

De la Marck, Comte, 8.

De Claireville, Maréchal de Camp, 9, 18.

Pradel, Lieutenant-General, 25, 89, 93, 98.

François, Marquis de Villeroy, 34.

Naquart, Lieutenant de l'Amirauté, 35.

De Poyans, Marquis, 36.

* *François de Harlay de Chanvalon*, Archeveque de Rouen, 41, de Paris, 186, 188, 191, 194, 196, 200.

Emanuel Joseph Vignerod, Comte de Richelieu, 42.

Nicolas Cotoner, Grand-Maître de Malthe, 46, 119, 192.

* *D'Argoues*, premier President au Parlement de Bretagne, 47.

* *Chizzi*, Cardinal Neveu, 50.

* *François d'Espinay*, Marquis de St. Luc, 51.

* *Chizzi*, *Alexandre VII.* Pape, 51, 121.

* *Louis II. de Bourbon*, Prince de Conde, 54, 133, 187, 193, 199.

De Tracy, Lieutenant-General en Amerique, 55, 109.

De la Barre, Lieutenant-General en Cayenne, 58.

* *Louis Joseph Duc de Mercœur*, 61.

Jean-Philippe Schoenborn, Electeur de Mayence, 63.

Frederic-

T A B L E.

v

Frederic Guillaume, Electeur de Brandebourg,
64.

* *Louis Grimaldi*, Prince de Monaco, 66.

* *Francois Egon de Furstemberg*, Evêque de
Strasbourg, 67, 189.

* *Armand-Charles de la Porte*, Duke de Ma-
zarin, 68, 137, 171.

Claire Charlotte d'Ailly, Duchesse de Pequigny,
70.

Anne-Jules, Duc de Noailles, 71, 112.

* *Montpezat*, 72.

Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, 74.

Marqueritte-Louise d'Orleans, Princesse de
Toscane, 77.

Foucault, 78.

Charles de Bas, d'Artagnan, 79.

Edouard-François Colbert, de Vaudrières, 80.

De Romecourt, 81, 84.

Mademoiselle de Montalais, 83.

De Besons, 90.

Louise-Henriette de Nassau, Electrice de Bran-
debourg, 91.

Jean-François, de la Beaume le Blanc, Mar-
quis de la Valiere, 94, 100, 148.

De Termes, 97.

Claude Duc de St. Simon, 103.

François de Beauvilliers, Duc de St. Aignan,
105, 111, 115, 159, 184, 190.

Courcelles, Lieutenant-General en Canada, 109.

Le Chevalier Paul, Lieutenant-General des
Armées Navales, 113, 143.

De Bellefond, premier Maître d'Hotel, 116.

* *Hardouin*

- * *Hardouin de Perefixe de Beaumont*, Archevêque de Paris, 117.
Hugues de Lyonne, 118.
Colbert, Contrôleur-General, 125.
Louis de Crevan, Marquis de Humieres, 126.
Antoine de Gramont, Maréchal, 127.
Jules Rospigliosi Clement IX. pape, 128, 132, 135, 138.
Rouillé, Intendant de Provence, 136, 166, 195, 201.
Henriette-Adelaide de Savoye, Electrice de Baviere, 142.
Sainte-Maure, Duc de Montausier, 144.
Le Chevalier d'*Hautefeuille*, 149.
Albert Paluzzi, Cardinal, 154.
Rospigliosi, Cardinal, 155.
Boromio, Cardinal, 156.
Jean, Comte d'Estrées, Vice Amiral, 157.
François Henri de Montmorency, Duc de Luxembourg, 163.
Cesar d'Estrées, Cardinal, 165, 198.
* *Christine*, Reine de Suede, 170.
Jacques Benigne Bossuet, Evêque de Condon, 179.
Jacques-Henri de Durfort, Maréchal, Duc de Duras, 180.

Suite de l'année 1664.

L'affaire d'Italie terminée, le Roi pour entretenir & occuper la valeur de ses troupes, leur fit entreprendre en même-tems deux expéditions memorables : l'une fut contre les Corsaires d'Afrique ; mais après quelques succès, elle échoua par la mesintelligence des Chefs : l'autre réussit d'une manière qui fit beaucoup d'honneur à la Nation : un secours peu nombreux donné à l'Empereur, lui valut une armée, & remporta presque seul, une victoire signalée sur les Turcs, qui les obligea à demander la Paix. Le Roi aida aussi l'Electeur de Mayence à soumettre des Sujets rebelles : enfin, ayant les années précédentes, fait respecter ses Ministres
dans

dans les Cours étrangères, il s'appliqua celle-ci à faire connoître combien il étoit ami utile, & dangereux ennemi ; cependant il étendoit le commerce, peuploit des colonies, & faisoit fleurir dans le Royaume, avec les Arts & les Sciences, les plus sages réglemens.



LETTRES

LOUIS XIV.

LETTRE CXXXVIII.

*A Monsieur de Bissy, Capitaine d'une
Compagnie de Chevaux légers, entrete-
nue pour mon service. CLAUDE DE
THIARD. (a)*

Monsieur de Bissy, vous vous êtes
fait remarquer si avantageusement dans

(a) Il fut fait, par la suite, Gouverneur
d'Auxone, Lieutenant-Général en Barrois,
Comté de Chigni & Pays de la Sarre, &
Commandant en chef dans les trois Evêchés.

TOME II.

B

l'action

l'action passée sur le Raab (b) le premier de ce mois, qu'on a peine de trouver des louanges proportionnées à votre mérite. Cependant j'ai bien voulu vous témoigner, par cette Lettre, la satisfaction de ce que vous avez contribué à ma gloire en cette rencontre ; mais vous la connoîtrez encore mieux par les effets de ma bienveillance aux occasions qui s'offriront. Continuez seulement à me servir de la manière que vous avez fait jusqu'ici, & me remettant à ce que j'écris encore au Comte de Coligny, & même au Comte de la Feuillade. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 22 Août 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CXXXIX.

A Monsieur le Comte de la Feuillade.

Monsieur le Comte de la Feuillade, j'ai vu par votre relation, l'avantage que mes troupes ont remporté sur les Turcs le premier jour de ce mois ; & outre que je ne doute point qu'elle ne soit véritable, puisque vous m'en assurez, j'ai
cette

(b) Voyez la Lettre suivante.

cette satisfaction dont tous les autres conviennent, qu'on ne pouvoit pas agir avec plus de capacité & de valeur que vous avez fait dans cette occasion si importante à toute la Chrétienté, si glorieuse à la Nation Françoisé, (a) & qui réjaillit sur ma Personne; mais d'ailleurs je vous avoue que je n'ai pas eu peu de plaisir de faire remarquer ici

B 2 qu'en

(a) Le Roi parle de la Bataille de Saint-Gothard. Les troupes Françoises & quantité de jeunes gens de qualité avoient eu la plus grande part aux succès de cette journée mémorable. Le secours de France ayant joint l'Armée Impériale le 17 Juillet, on étoit venu camper sur la rivière du Raab, pour couvrir la Stirie & l'Autriche. Le premier Août grand nombre de Turcs passèrent le matin cette rivière, presque sans trouver d'oppositions. Ils commençoient à s'établir pour donner le tems au reste de leurs Gens de passer, pour tomber ensuite sur le centre de l'Armée. Le Comte de la Feuillade, qui étoit à l'aile gauche, s'en étant aperçu, les attaqua en flanc, & les obligea de repasser en désordre avec une perte de six à sept mille hommes, tant tués que noyés. Pelisson donne une ample relation de ce combat. Nous parlerons ailleurs des suites de cette victoire.

qu'en vous je ne choisis pas si mal qu'on avoit voulu faire croire ; aussi le mérite que vous avez aquis en cette occasion, en exécutant si bien les ordres du Comte de Coligny, (b) sera toujours un objet agréable à mon souvenir, & même votre libéralité envers les Soldats avant le combat, & depuis envers les blessés, ne vous rendra point de mauvais office. On ne peut pas louer le Chevalier de Bissy au delà de ce que vous faites, en ne le louant point du tout ; mais je n'en suis pas surpris, sachant que c'est un homme extraordinaire qui est capable de me rendre de grands services en toutes rencontres. Je suis fort satisfait du plan que vous m'avez envoyé, pour me faire d'autant mieux comprendre tout ce qui s'est passé sur le Raab. Vous me ferez plaisir de continuer à m'en envoyer de semblables en pareilles occasions. Cependant je prie Dieu, &c. A Vincennes le 22 Août 1664.
 Signé LOUIS.

L E T T R E

(b) Suivant ce que j'ai rapporté dans les remarques sur la *Lettre CXX*. l'observation que fait ici le Roi, n'étoit pas favorable à ce Général, qui s'étoit trop reposé sur la valeur de son Lieutenant,

L E T T R E C X L.

A Monsieur le Comte d'Holac, Maréchal des Camps & Armées de l'Empereur. WOLFGANG JULES II. (a)

Monsieur le Comte d'Holac, j'ai vu plusieurs relations de ce qui s'est passé sur le Raab le premier jour de ce mois ; mais votre Lettre m'a plus satisfait que tout ce qu'elles contiennent, soit par les particularités que vous expliquez fort bien, ou pour la créance que j'ai aux choses qui viennent de vous. Je suis très-aïse que mes troupes aient signalé leur entrée dans le corps que vous commandez (b) par une action si avantageuse, non seulement à l'Empire, mais aussi à la Religion & à toute la Chrétienté. J'espère qu'elles continueront à mériter vos louanges dans l'exécution de vos ordres, puisque les miens les obligent à faire tout ce qui dépendra généralement

B 3 de

(a) Comte de Hohenloë Neuvenstein.

(b) C'étoit les Troupes auxiliaires des Etats de l'Allemagne.

de la valeur & du zèle pour se distinguer des autres. Je souhaite seulement que votre santé vous permette de ne les pas laisser inutiles ; & vous remerciant au surplus, des sentimens que vous avez pour moi, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 22 Août 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CXLI.

*A Monsieur NICOLAS de Nicolay,
Conseiller en mon Conseil d'Etat,
premier Président en ma Chambre
des Comptes à Paris. (a)*

Monsieur Nicolay, j'ai commandé que l'on porte deux déclarations, de ma part, en ma Chambre des Comptes de Paris, pour l'établissement d'une Compagnie des Indes Orientales, & je vous écris cette Lettre pour vous expliquer mon intention, qui est qu'après m'avoir facilité, par vos soins, l'enregistrement
pur

(a) D'une famille qui se signale alternativement dans les Emplois militaires & ceux de la Robe.

pur & simple, vous invitiez, en mon nom, les Officiers de ma Chambre d'entrer dans cette Compagnie. (b) Vous les pouvez assurer que comme c'est mon ouvrage, l'avantage public, je me promets de son zèle & de son affection envers moi, qu'elle n'aura aucune répugnance de me complaire en cette occasion, comme je m'assure aussi que vous donnerez tous vos soins & toute votre application pour faire exécuter ma volonté. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 26 Août 1664. *Signé* LOUIS.

LETTRE

(b) Mr. de Voltaire rapporte que le Roi donna plus de six millions à cette Compagnie; qu'il invita tous les Grands à s'y intéresser; & qu'ils fournirent deux millions; que les Cours souveraines donnerent douze cens mille livres; les Financiers deux millions; le Corps des Marchands six cens cinquante mille livres; & que toute la nation seconda son maître.

L E T T R E CXLII.

A monsieur le Comte de la Marck. (a)

Monsieur le Comte de la Marck, je fais les coups que vous avez reçus dans vous armées *(b)* à la descente de mes troupes à la côte de Barbarie, & ce sont d'honorables empreintes qui marquent fort bien votre valeur & votre zèle pour ma gloire. Je fais aussi le coup qu'a reçu le Marquis de la Boulaye, non moins favorable que les vôtres ; ce qui fait voir une noble & digne émulation entre le Pere, & le Fils ; agissant de cette sorte, au lieu de vous exciter à me servir avec ardeur, il faudroit plutôt modérer celle que

(a) Fils de *Maximilien Echalar*, Marquis de la Boulaye, & de *Louise* fille de *Henri Robert de la Marck*, alors Colonel du Régiment de Picardie, ensuite Gouverneur de Woerden, & Maréchal de Camp, tué à la Bataille de Confarbrick, près de Treves, en 1675.

(b) La bonté de leur trempe l'avoit sauvé de quatre coups de mousquet, & un cinquième passant un peu au-dessus de sa tête, lui avoit brisé la pique dans les mains.

que vous faites paroître. Je me contenterai de vous laisser suivre votre inclination, vous recommandant au surplus, de témoigner aux Officiers de mon Régiment de Picardie, la satisfaction que j'ai de ce qu'ils ont fait en cette rencontre, & d'avoir grand soin des Soldats. Cependant je prie Dieu, &c. A Vincennes le 26 Août 1664. Signé LOUIS.

LETTRE CXLII.

A Monsieur le Chevalier de Clerville. (a)

Monsieur le Chevalier de Clerville, j'ai vu tout ce que vous avez écrit au Sieur Colbert, & les plans que vous lui avez envoyés pour fortifier Gigery: désirant là-dessus avoir un plus grand éclaircissement, je manderai à Monsieur le Duc de Beaufort de mettre en délibération cette affaire, dans un Conseil qu'il tiendra exprès pour cet effet, auquel j'entens que vous opiniez avec les autres librement & sans vous contraindre, & que vous me fassiez savoir votre avis & vos réflexions encore en particulier, me

remettant

(a) Voyez la note (c) sur la Lettre CXXXVII.

remettant là-dessus aux dépêches du Sr. Colbert. Cependant vous aurez besoin de vous excuser envers moi de ne m'avoir informé des petites divisions qui sont survenues au lieu où vous êtes ; car vous deviez m'en avertir, puisque je me fie en vous. Gardez-vous bien (b) de ne plus tomber dans une pareille faute ; & pour la réparer, employez toute votre industrie, que je sais n'être pas médiocre, pour réunir les esprits, & les maintenir dans le concert & la parfaite correspondance que mon service demande, vous assurant que vos soins ne seront pas oubliés. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Vincennes le premier Septembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E

(b) Les hommes prennent toujours leur intérêt à rebours. On dit que cet Ingénieur, malgré le plein pouvoir qu'il avoit de bien faire, préférant la faveur du Général à un si précieux avantage, négligea pour lui plaire, la construction des retranchemens, & n'en fit point réparer les défauts, parce que le Duc de Beaufort n'approuvoit aucun bon conseil, quand il venoit de Gadagne, ou de ceux de son parti.

L E T T R E CXLIV.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

MOn Cousin, le Sieur de Lesléins que je vous dépêche avec ordre de demeurer auprès de vous le reste de cette campagne, vous expliquera mes intentions plus particulièrement. Cependant je suis bien-aïse de vous en faire savoir moi-même une partie dans cette Lettre, laissant le surplus à sa vive voix. Je vous dirai donc que j'entens qu'après avoir assué mes troupes du soin que j'aurai de les assister, & exhorté les Officiers de bien faire leur devoir, vous laissiez au Port de Gigery deux vaisseaux les moins bons voiliers, & que vous alliez avec le reste mouiller devant Alger, observant les moyens de faire quelque chose d'éclat, (a) encourageant même à l'entreprise

(a) Le Roi soupçonnant enfin qu'on lui cachoit la véritable situation des affaires, prit, mais trop tard, le parti de couper racine à toute discorde, en séparant les contendans. Celui qui étoit chargé de ces nouveaux ordres, trouva les choses dans un état si pitoyable, qu'il ne lui fut pas possible d'y remédier.

entreprise les Capitaines de Marine, que vous croyez plus déterminés sur l'assurance que vous pouvez leur donner, de ma part, d'une récompense proportionnée à ce qu'ils feront pour ma gloire, & pour signaler leur zèle, & vous prévaloir enfin de toutes les occasions que vous pourriez rencontrer d'endommager ces Corsaires. Que s'ils vous envoient demander ce qui vous oblige d'en user ainsi en ce cas, & non autrement, vous déclarerez que vous avez ordre de leur faire la guerre jusqu'à ce qu'ils rendent tous les François qu'ils tiennent esclaves, & toutes les prises & pillages qu'ils ont faits sur mes sujets; & s'ils témoignent de désirer quelques accommodemens, vous leur répondrez aussi, en ce cas qu'ils peuvent députer vers moi pour me faire leurs propositions, comme il s'est toujours pratiqué, prenant cependant tous les avantages que vous pourrez sur ces gens-là, & ne tardant que fort peu à retourner à Alger lorsque le tems & les rencontres vous obligeront à croiser à la côte (b) sur la fin de vos victuailles,

(b) On différera encore, sous divers prétextes, d'exécuter ces ordres: ce qui donna

vous rendre le bord à Toulon, & laissant au Sieur de la Guette le soin des armemens, vous reviendrez auprès de moi, souhaitant d'être informé par vous-même de l'état des choses, & de m'entretenir avec vous, sur ce qu'il y auroit à faire. J'envoie mes ordres au Sieur de Gadagne, pour commander au poste & aux troupes ensuite de votre départ, & j'espère qu'il me servira d'autant mieux en cet emploi, que je ne crois pas que vous partiez sans lui laisser vos bons avis. Je vous avois mandé de tenir deux Conseils de terre & de mer, & de m'en faire savoir exactement le résultat; mais comme je me suis arrêté au dernier parti que le Chevalier de Clerville a proposé pour les fonctions, cela ne servira plus de rien, ma résolution étant prise... J'ai reçu ce que vous me dites de l'affoiblissement des troupes qui sont à Gigery, comme une sollicitation, pour me préparer de bonne heure, à m'envoyer un renfort en cas qu'il en fût besoin; mais comme il y a des gens de reste pour ne le tems à l'ennemi de tirer un secours considérable des Algériens, & de se pourvoir de grosse artillerie.

T O M, II.

C

rien

rien craindre en ce poste-là, je ne doute point qu'en même-tems que vous m'écrivez de cette sorte, vous n'ayez débité en public tout ce qui pourroit donner plus de courage & de confiance aux Officiers & Soldats. Je vous recommande encore un coup, de les bien assurer, en partant, qu'ils ne manqueront de rien, puisque c'est moi-même qui prens soin de leur faire porter des vivres & des munitions de guerre, & qui songe à toutes les choses qui leur peuvent être nécessaires.

Au reste, ayant su que Vivonne n'est plus en trop bonne santé, je lui ai ordonné de venir ici, pour se mettre en état de me continuer ses services, & vous lui pouvez donner congé. Cependant je prie Dieu, &c. A Vincennes le 6 Septembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CXLV.

Au même.

MOn Cousin, je ne puis que louer l'exactitude avec laquelle vous me rendez compte par votre Lettre du 26 Août,

Août, de la manière dont toutes choses étoient disposées alors. Je m'assure que vous n'aurez rien oublié pour les laisser en bon état, (a) & d'ailleurs j'attens à tout moment, la nouvelle de quelque succès que vous aurez eu à la mer, qui étonnera encore les Maures. Quant à ce que vous me dites de la Compagnie du Régiment des vaisseaux, je vous avoue que j'en suis surpris; mais depuis ils ont eu mes ordres, en conformité de ceux que vous vouliez leur donner. Au reste, il eût été bon qu'en même-tems que vous aviez vu la Lettre que le Sieur de Lionne vous adressa de ma part, vous eussiez fait remettre à la chaîne le Bohême nommé d'Ambreville, & vous souhaitant le même bonheur dans les occasions de la mer que vous avez eu en celles de terre, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 12 Septembre 1664. Signé LOUIS.

C 2

LET-

(a) Ce Général affecta, au contraire, de ne point quitter qu'il n'eut vu les affaires totalement désespérées, & qu'il n'eut pris comme à tâche d'y contribuer; étrange aveuglement de l'envie, qui aime mieux se couvrir d'une double honte, que de partager de la gloire.

L E T T R E CXLVI.

*A Monsieur Gadagne, Lieutenant-
Général de mes Armées.*

Monsieur de Gadagne, j'ai vu par votre Lettre du 25 Août, le détail de ce qui s'est passé dans le trajet de mes troupes depuis leur descente en Afrique. Je vous avoue que je n'avois pas ouï parler de Bugie (a) dans les termes que vous me marquez, & je veux croire, avec vous, qu'on y auroit pu réussir, mais comme c'est une chose faite, il ne faut

(a) Les dispositions à la discorde, avec lesquelles j'ai dit, sur la Lettre CXXVII. qu'on étoit parti pour l'Afrique, avoient commencé d'éclater à l'occasion du projet dont on voit ici que cet Officier avoit informé le Roi. Il avoit proposé, faisant route, de s'emparer de Bugie, alors abandonnée, mieux située, & plus à portée des secours que Gigery ; le Général s'y étoit opposé sans autre raison que les ordres précis de la Cour, dont, disoit-il, il ne vouloit point s'écarter, & s'étoit obstiné à rejeter cet avis, quoique Gadagne fit voir que cela n'apporteroit ni obstacle, ni retardement à l'exécution de ce qui étoit prescrit.

faut plus penser maintenant qu'à s'établir à Gigery, car j'y suis fort résolue, & je prétens en venir à bout, à quelque prix que ce soit. (b) C'est pourquoi vous & tous les autres Officiers, se doivent mettre dans l'esprit que la chose réussira; qu'il n'y a qu'à prendre patience, & faire travailler avec application, en empêchant aussi, avec soin, la dissipation des outils & autres choses de cette nature.

(b) Il fallut, malgré ces résolutions, abandonner ce poste environ un mois & demi après la date de cette Lettre, c'est-à-dire, le 30 Octobre. *Gadagne* étoit déterminé à conserver cette conquête, & se voyoit encore assez en force pour la défendre; mais connoissant bientôt qu'il ne pouvoit plus compter sur la bonne volonté de personne, il consentit à la retraite. Ce sage & brave Capitaine la prépara, & la fit avec toute la prudence dont il étoit capable, & avec tout le bon ordre possible en ces occasions. On rapporte qu'il ne s'embarqua que, quand il eut mis hors de danger tout ce qu'il put sauver, s'exposant pour cela, aux plus grands périls, & qu'au moment du départ, il fit sauter ce qu'il restoit d'ennemis sur le rivage par le feu qu'il fit mettre à une mine & au magasin à poudre, au moyen d'une mèche.

qui sont tout-à-fait nécessaires à la conservation du poste & me remettant à ce que j'ai commandé au Sieur Le Tellier & Colbert de vous écrire. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 12 Septembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CXLVII.

*A Monsieur le Chevalier de Clerville,
Maréchal de mes Camps & Armées.*

Monsieur le Chevalier de Clerville, j'ai vu votre Lettre du 26 Août; il ne faut point se mettre en peine de tout ce qu'on écrit ni de tout ce qu'on m'a pu dire; car je saurai bien démêler le vrai d'avec le faux, & distinguer, dans la suite, ceux qui m'auront dit la vérité. (a). Ayex

(a) Clerville & d'autres avoient tout lieu de craindre que le Roi ne vînt à savoir ce que l'on prit vraisemblablement grand soin de lui déguiser ou de lui cacher, ou, peut-être, que ce Prince, pour n'être point obligé de punir trop de gens qui pouvoient le mieux servir ailleurs, aimât mieux admettre des excuses apparentes, que de chercher à se convaincre qu'ils étoient coupables. On remarquera

Ayez donc l'esprit en repos, & songez à faire travailler, sans perte d'un moment de tems, aux ouvrages nécessaires. Au reste, comme le Sieur Colbert m'a rendu compte de toutes les choses que vous lui avez mandées, il vous informera aussi plus particulièrement de mes intentions; me remettant, je prie Dieu, &c. le 12 Septembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CXLVIII.

A Monsieur le Comte de Coligny.

Monsieur le Comte de Coligny, vos deux Lettres du 19 & 23 Août m'ont été rendues. Je suis bien-aîsé que vous ayez fait voir aux Commandans des Corps ce que je vous mandois par ma Lettre du 24 Juillet, pour les obliger à maintenir la discipline dans mes troupes. Il faut continuer, avec soin, à empêcher les désordres, ou, tout au moins, les diminuer autant qu'il sera en votre pouvoir, remarquera aisément, tant dans les Lettres sur l'affaire de Gigery, que dans d'autres, que Louis XIV. savoit dissimuler en sage politique.

voir, dans les conjonctures même les plus fâcheuses, sans vous relâcher pour les mauvais exemples des autres Nations; car il est bon que les Hongrois connoissent, de plus en plus, qu'il n'y a pas moins de différence entre les François & elles dans les quartiers qu'à la campagne, & chez leurs hôtes que dans les combats. Vous avez vu par ma précédente du 30 du mois passé, ce que j'écrivis sur vos premières plaintes touchant le Comte de la Feuillade; (a) je ne doute point qu'incontinent après avoir reçu ma Lettre, il n'y ait réglé sa conduite suivant mes intentions, & j'en attens à tout moment la confirmation par vos dépêches. J'approuve fort le commerce que vous avez avec le Comte de Serins, (b) ayant toujours ouï dire qu'il n'y a point d'homme en ce pays-là qui ait plus de talens pour la guerre, ni de qualités personnelles plus dignes d'estime que lui. J'ai été bien-aise de vous laisser la disposition des Charges vacantes,

(a) C'étoit apparemment au sujet des disputes dont il est parlé dans la Lettre suivante.

(b) Il commandoit dans cette guerre un Corps de Hongrois.

vacantes, pour vous confirmer encore par cette confiance, l'entière satisfaction que j'ai de votre conduite. Je m'assure qu'en cela comme en toutes les autres choses dont je me reposerai sur vous, votre seul but sera mon service; & me remettant au surplus à ce que le Sieur Le Tellier vous mandera pour l'avantage de mes troupes, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 19 Septembre 1664. Signé LOUIS.

LETTR E CXLIX.

A Monsieur le Comte de la Feuillade.

Monsieur le Comte de la Feuillade, j'ai reçu en dernier lieu deux de vos Lettres, l'une du 21 Juillet, & l'autre sans date, accompagnée d'une relation du 13 Août, & un mémoire non signé du 20 du même mois, (a) dans les entretiens

(a) Ces secondes dépêches informoient, sans doute, le Roi du peu de soin qu'on avoit eu de profiter de la terreur que l'intrépidité des François avoit inspiré aux Turcs, qui malgré leur grand nombre & la fureur du

tretiens que vous avez eu avec le Comte de Holac & avec le Comte de Montecucully, que je lus d'un bout à l'autre: je reconnois de plus en plus votre zèle pour mon service, qui vous fournit sur le champ des reparties si à propos, qu'on ne peut vous résister; ce que j'ai fort bien remarqué dans le détachement des mille chevaux & 2000 hommes de pied que ledit Comte de Montecucully avoit demandé (b) au Comte de Coligny.

A du Visir, ne voulurent jamais retourner au combat, & décamperent le lendemain. *Montecucully* s'excuse dans ses Mémoires de n'avoir pas fait aussi-tôt passer son armée. Il dit qu'il en fut empêché par le manque de vivres, la fatigue du soldat & le grand nombre de troupes fraiches qu'il restoit à l'ennemi. Il ajoute qu'on poursuivit les Turcs jusqu'au sixième d'Août, toujours le fleuve entre deux, & qu'alors il proposa dans le Conseil de passer le Raab, soit avec l'armée entière ou par détachement. Ce fut alors qu'on se servit des mêmes excuses que lui, pour s'en dispenser, & ce qui donna lieu aux contestations dont il est ici question.

(b) C'étoit à propos de ce que nous venons de dire, que ce Général demandoit ce détachement; & c'est sur ce qu'il dit lui-même

A l'égard du Sieur d'Holac, la chose est un peu forte; mais je me persuade aussi que c'étoit pour n'y plus retourner; car à la longue, il seroit à craindre que cela ne pût causer quelque altération dans un corps dont mes troupes font partie, & dont la bonne intelligence entre les principaux Officiers, ne sauroit être trop observée. Au reste, soyez toujours soigneux de me mander des nouvelles & le détail de toutes choses, car j'y prens un fort grand plaisir, & vous devez même continuer à m'écrire vos raisonnemens sur le sujet de mes troupes. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Vincennes le 19 Septembre (c) 1664.
Signé LOUIS.

LET-
même que les troupes auxiliaires avoient ordonné de ne se point séparer, que je juge que de La Feuillade alleguoit qu'il n'étoit pas juste de sacrifier seuls les François, & que d'Holac dont les troupes s'étoient fort mal comportées à l'affaire de Saint-Gothard, tint quelques propos sur ce refus, qui lui attirèrent des reparties peu obligeantes. Il paroît que ces contestations avoient précédé & suivi les avantages remportés sur les Turcs.
(c) Pendant que le Roi faisoit cette réponse, on traitoit à Vienne d'une Trêve de vingt ans

L E T T R E C L.

A Monsieur le Comte de Coligny.

Monsieur le Comte de Coligny, j'ai reçu vos deux Lettres du 24 & du dernier d'Août. Avant que d'y répondre, j'ai à vous dire que le Sieur Le Tellier m'a témoigné que vous craigniez que vos dépêches ne me parussent trop longues; mais ce scrupule doit cesser, car elles me sont très-agréables; & je vous ordonne de continuer à m'écrire à l'accoutumée le plus en détail que vous pourrez. Il ne se peut rien de mieux que ce que vous avez dit dans le Conseil général, où vous avez assisté. Je serai bien-aïse de savoir tout ce qui se passera dans de semblables Conseils. (a)

Je comprends bien le mauvais effet que causera dans mes troupes, le départ de tant d'hommes sans que l'on ait rien fait avec le Turc, & elle s'étoit conclue le 17 de ce mois, sans la participation de la France.

(a) Ces Conseils où presque jamais on ne s'accordoit, regardoient les divers mouvemens que l'on fit à la suite de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des ordres d'une suspension d'armes, qui précéda la publication de la Trêve.

tant de Volontaires ; (b) mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'impatience est attachée à cette qualité-là : comme ceux qui restent, en ont d'autant plus de mérite, ne manquez pas de les assurer du gré que je leur en fais. Je finira ma Lettre par ce compte que vous me rendrez de vos soins & de votre application à bien ménager les dépenses, & je veux bien vous déclarer que je ne suis pas moins satisfait de votre conduite en ce point-là qu'en tout le reste de votre emploi, priant Dieu, &c. A Vincennes ce 27 Septembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E C L I.

A Monsieur Pradel, Lieutenant-Général en mes Armées.

Monsieur de Pradel, les deux Lettres que j'ai reçues de vous, confirment bien agréablement que c'est une grande satisfaction d'employer des gens comme vous, qui rendent si bon compte de

(b) Ils avoient quitté pour aller prendre part à l'affaire d'Erford, dont nous allons parler.

TOME II.

D

tout

tout, (a) ne manquez pas de continuer à m'écrire le détail des choses, sans oublier les discours que Monsieur l'Electeur de Mayence vous tiendra à mon égard, ni des sentimens des autres Princes. Je saurois déjà d'ailleurs ce que vous dites des Suédois. (b) Quant aux assurances

(a) *Pradel*, ancien Capitaine du Régiment des Gardes, fait Lieutenant-Général en cette occasion, homme, dit *Pelisson*, de confiance & d'une sagesse éprouvée, étoit allé près de l'Electeur *Jean-Philippe Schænborn*, pour lui servir de conseil dans l'entreprise de soumettre des sujets rebelles. C'étoient les habitans de la Ville d'Erford, Capitale de Turinge, presque toute Luterienne, qui tâchoient dès long-tems, de se soustraire à la domination de ses premiers Maîtres. Celui-ci, pour soutenir ses droits, avoit d'abord imploré l'autorité de l'Empereur ; mais ne pouvant, occupé alors d'autres soins, faire exécuter ses décrets, il avoit laissé cet Electeur recourir à la France. Le Roi lui envoyoit un secours de 3000 hommes de pied, & de 800 de Cavalerie, faisant prendre les devants à *Pradel*, qui devoit les commander.

(b) Erford s'étoit mise sous la protection des Suédois : elle espéroit en être secourue, aussi-bien que de l'Electeur de Saxe & du Marquis

rances que ledit Sieur Electeur vous a donné de pourvoir aux vivres & à tout le reste, je ne doute point qu'il n'y satisfasse ; mais vous savez qu'il est toujours bon de voir un peu clair devant soi. Puisque tous les Princes Protestans abandonnent ceux d'Erford, il y a beaucoup d'apparence que le siège sera bien rude, & vous avez grande raison de souhaiter que mes troupes y arrivent au plutôt. J'ai impatience de savoir en quel état elles feront ; car suivant l'extrait que j'en ai vu, les Régimens de Sully & de Grammont me paroissent foibles ; Champagne & le mien sont assez bons ; mais j'attendrai pour en mieux juger, ce que vous en penserez ; à quoi je donnerai entière créance. Cependant je prie Dieu &c. A Vincennes le 3 Octobre 1664.
Signé LOUIS.

P. S. écrit de la main du Roi.

Il est bon que de tems en tems, vous fassiez valoir à Monsieur l'Electeur

D 2 de
 Marquis de Brandebourg ; mais lorsque le Roi se fût déclaré, cette Ville se vit abandonnée, & fut obligée de se soumettre le 18 Octobre, après une résistance de vingt huit jours, que fit cesser l'arrivée entière des troupes de France.

de Mayence, avec la discrétion nécessaire, l'effet que mon nom & ma considération ont produit en sa faveur auprès des Princes de tout l'Empire, & le soin que j'ai d'assister mes amis & alliés, qui ne consiste pas en des paroles, mais en secours réels & solides, sans y rien épargner; appuyant l'effort qu'il m'a fallu faire pour lui envoyer un corps comme celui que vous avez, outre les troupes que j'ai en Hongrie & en Barbarie.

L E T T R E CLII.

A Monsieur le Comte de la Feuillade.

Monsieur le Comte de la Feuillade, j'ai reçu votre Lettre du 10 Septembre, & lu, avec beaucoup de plaisir, le détail de votre dernière conversation avec le Comte de Montecucully, n'y ayant rien de plus surprenant ni de plus curieux que vos reparties; (a) car je suis persuadé que vous

(a) Voyez les Lettres CXLIX & CL. Ce Général avoit, sans doute, eu part aux faillies de la Feuillade. Il pouvoit sentir qu'il avoit raison; mais il n'osoit pas, dans les Conseils, se montrer trop porté à le croire,

vous m'écrivez les choses avec autant de naïveté, pour le moins, que d'exactitude; & vous ne pouvez rien faire aussi qui me plaise davantage, que d'en user toujours de la sorte. Au reste, vous n'avez pas besoin d'expressions si fortes que celles que vous employez dans cette dernière Lettre, pour m'assurer de votre zèle pour ma Personne & pour mon service. J'en ai assez de connoissance, & j'en fais aussi l'état que vous pouvez désirer. Cependant je prie Dieu, &c. A Vincennes le 3 Octobre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CLIII.

A Monsieur le Comte de Coligny.

Monsieur le Comte de Coligny, je répondrai par cette Lettre, à trois des vôtres, deux sans dates, & l'autre du 8 du mois passé. Je ne suis pas assez curieux pour désirer des copies de propositions qui ont été faites dans le Conseil qui a été tenu à Presbourg; & même après ce que vous m'en dites, il me suffit de savoir ce qui s'y est résolu, & que votre avis, toujours porté à ne trouver

D 3

rien

rien de difficile, met à but la finesse de ceux qui voudroient pouvoir persuader qu'il ne tient qu'aux Alliés qu'on n'entreprenne de grandes choses. (a) J'ai bien de la joie du bon état de ma Cavalerie. Il faut tâcher de l'y maintenir le mieux qu'il se pourra, sur-tout l'on doit continuer à prendre grand soin des malades. Je ne saurois me lasser de recommander ce point. Ceux qui vous ont dit que je ne voulois pas que vous pressiez des Lieutenans pour les faire monter à la Compagnie, ne sont pas bien informés de mon intention; au contraire, je désire qu'ils soient préférés aux autres en concurrence des services & de capacité, ainsi que vous aurez vu par les dépêches du Sieur Le Tellier. Il est bon même de le déclarer devant tous les Officiers, afin de les détromper. Et pour la Compagnie de Massanne, si vous ne l'avez encore remplie, je vous en laisse derechef la disposition. Vous savez bien choisir celui qui le méritera le mieux. Je ne vous reploque rien sur les Drapeaux que

(a) Les François, qui faisoient partie de ce Corps, pouvoient, avec avantage, tourner ce reproche contre les Allemands.

DE LOUIS XIV. 31

que vous proposez de faire faire à Vienne; car vous verrez bien par mes derniers ordres, que cela ne presse plus. J'ai vu la liste des Compagnies de Cavalerie, avec la distinction des bonnes & des mauvaises: vous pouvez le témoigner, de ma part, aux Capitaines des premières, chacun en particulier, la satisfaction que j'en ai; & à l'égard des autres, il suffira de publier, en général, que je n'en suis pas content. Cependant je prie Dieu, &c.
A Vincennes le 4 Octobre 1664. *Signé*
LOUIS.

LETTRE CLIV.

Au même.

Monsieur de Coligny, votre Lettre du 24 Septembre a dissipé l'inquiétude que j'avois de votre mal, & me donne lieu de croire à présent votre santé rétablie par le repos que vous avez pris; ce que je souhaite du meilleur de mon cœur, & pour vous-même, & pour mes troupes, que je fais ne pouvoir remettre en meilleurs mains que les vôtres. Comme il s'est répandu ici un bruit de combat,

bat, je jugeai d'abord, voyant Cateux, qu'il m'en apportoit la nouvelle ; mais je fus surpris d'en trouver une différente de celle-là dans les dépêches qu'il me rendit, & je vous avoue qu'il n'en falloit pas moins pour adoucir l'abandonnement où vous dites qu'est réduit le corps des Alliés ; car si la guerre duroit, cela seroit très-fâcheux. Outre les ordres qui vous ont déjà été envoyés de ma part, vous verrez par ceux que le Sieur Le Tellier vous adresse présentement, ce qui est de mes intentions, & même à l'égard des malades, qui est un point qui me touche plus que je ne puis vous dire ; mais il y en a encore un autre que je n'ai pas moins à cœur ; c'est de faire vivre mes troupes dans un ordre si exact dans la marche où elles se vont mettre, qu'il n'y ait pas la moindre plainte, sans une réparation & un châtiment exemplaires. Vous y tiendrez donc la main avec tout le soin imaginable, & recommanderez aux Officiers d'en user de même aux lieux où vous ne pourrez pas être en personne. Je suis marri que le Comte de la Feuillade ait fait publier la suspension,

suspension d'armes, (a) sans vous en donner avis; mais vous ne pouvez faire mieux que de n'y prendre pas garde. Je loue en cela & en tout votre procédé, votre discrétion & votre prudence, & j'en suis très-satisfait.

Je vous renvoie la Lettre que le Comte de Montecucully (b) vous a écrite. L'éloge qu'il donne à mes troupes, étant une trop bonne marque de celui qui vous est dû, pour vous en frustrer: conservez-là, & soyez toujours assuré de ma bienveillance. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Versailles le 18 Octobre 1664.
Signé LOUIS.

LET-

(a) C'étoit à l'occasion de la Trêve dont nous avons parlé dans les précédentes.

(b) Il est à propos de dire ici un mot de ce Général. *Raimond de Montecucully* d'une famille distinguée du Modenois, venoit d'être fait Lieutenant-Général des Armées de l'Empereur. Il fut opposé en 1673. & 1675. à Mr. de Turenne, qu'une mort imprévue enleva au moment que *Montecucully* alloit être battu. Celui-ci eut la générosité de pleurer la mort de cet illustre Antagoniste. On dit qu'il proféra ces paroles: *Je regrette & ne saurois trop regretter un homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisoit l'honneur de la nature*

L E T T R E C L V.

Pour le Marquis de Villeroy. FRAN-
ÇOIS. (a)

Après ce qui s'est fait en Hongrie, vous auriez assez de sujet d'être content de votre compagne pour revenir ici de

nature humaine ; éloge qui fait presque autant d'honneur à son Auteur qu'à son Héros. Le Grand Condé vint arrêter les suites de cet accident, & Montecucully content du troisième rang, après ces deux grands Capitaines, regarda cette dernière compagne comme la plus glorieuse de sa vie, parce qu'il s'étoit gardé d'être vaincu. Il se retira, devint protecteur des Gens de Lettres, contribua à l'établissement de l'Académie des Curieux de la Nature, écrivit des Mémoires qui sont moins son histoire que des instructions sur l'art militaire, & mourut en 1680. âgé de 72 ans.

(a) Fils de Nicolas IV. de Neufville de Villeroy, qui avoit été Gouverneur de Louis XIV. & qui étoit alors Maréchal de France, mort en 1685. Ce fils parvint au même honneur en 1693. Il est mort en 1730. âgé de 86 ans.

vous

vous-même ; (b) mais comme j'apprens que vous songez à aller chercher en Afrique (c) de nouvelles occasions de gloire, je vous ordonne, par ce billet, de vous rendre auprès de moi ; & si vous désirez de me plaire, vous y réussirez encore mieux par votre retour que par ce voyage. *Signé* LOUIS.

LETTRE CLVI.

*A notre cher & bien-aimé le Sr. Na-
quart, Lieutenant-Général de l'A-
mirauté de Dunkerque.*

LE Pere Boutat, Jésuite, ayant témoigné ici que le Collège de Dunkerque souffre beaucoup de nécessité, j'en ai été assez surpris ; & comme cette Maison-là, outre la recommandation générale de la Compagnie, en a encore auprès de moi une particulière par son établissement dans une Ville que je regarde

(b) Il étoit un de ceux qui avoient été blessés sur le Raab, en s'opposant au passages des Turcs, avec d'autres Volontaires de qualité.

(c) On n'étoit pas encore revenu di Gigery.
comme

comme mon ouvrage propre, je vous ordonne, par cette Lettre, de voir le Recteur dudit Collège, de vous informer du nombre des Religieux qui le compose, du revenu & des moyens qu'il y a ou qu'il y peut avoir pour leur subsistance, de l'état des bâtimens, de toutes lesquelles choses vous m'enverrez un memoire, & vous lui donnerez trois mille livres de ma part, pour subvenir aux besoins les plus pressans dudit College. Ne manquez pas d'exécuter incontinent la Lettre reçue, les ordres qu'elle contient, & particulièrement le dernier qui regarde l'assistance & le soulagement de ces bons Peres : ensuite de quoi vous me rendrez compte bien exactement de ce que je désire savoir. A Paris le 26 Octobre 1664.
Signé LOUIS.

L E T T R E CLVII.

*A Monsieur le Marquis de Poyans,
Chevalier de mes ordres.*

Monsieur le Marquis de Poyans, je vous écris cette Lettre de ma propre main,

main, pour vous recommander l'exécution des ordres que j'ai donné contre les séditieux d'Ayennaux. (d) Comme ils n'ont d'autre retraite que sur la frontière du Bearn, je serois fâché d'y envoyer des troupes qui ne pourroient qu'être à charge à la Province, & vous juges bien que j'y serois contraint si cela duroit davantage. C'est pourquoi vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable, que de faire arrêter le chef de ces gens, nommé Audyot, & ces complices, soit en Bearn, Dax, & autres lieux où vous aurez de l'autorité & du crédit. A quoi m'assurant que vous travaillerez avec toute l'application & le zèle que je désire, je prie Dieu, &c. A Paris ce 12 Novembre 1664.
Signé LOUIS.

LETTRE CLVIII.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

MON Cousin, ayant vu votre Lettre & ce que vous marquez par celle que

(d) L'histoire ne fait pas mention de cette émeute.

E

VOUS

vous avez écrite en même-tems le 21 du mois passé, j'ai changé de sentiment sur votre retour auprès de moi. Mon intention est donc que sans revenir ici, comme je vous avois mandé, vous vous remettiez à la mer pour aller rabattre l'orgueil des Corsaires; (a) que pour cet effet, on équipe les vaisseaux pour ce nécessaires; qu'aussi-tôt que quatre seront prêts, vous ayez à les faire partir avec tous les rendez-vous & les signaux bien concertés réservant à vous embarquer sur ceux de la dernière escadre; & surtout que vous preniez garde qu'ils soient en si bon état, qu'on ne puisse appréhender qu'il en arrive comme de la *Lune*, dont le naufrage me perce le cœur pour la perte des Officiers & Soldats qui étoient dessus. (b) Au reste ce que vous
avez

(a) Le duc courut la mer le reste de cette année, & une partie de l'hiver suivant.

(b) Les troupes qu'on ramenoit de Gigery, arrivées à Toulon, n'y furent point débarquées. La contagion étoit dans cette Ville: on les fit transporter aux Isles d'Hières. Dans le trajet, le vaisseau dont le Roi parle ici, n'ayant point été radoubé, coula à fond à
la

avez fait à Bugie, (c) outre l'éclat de l'action qui est fort extraordinaire, nous est de très-bon augure pour votre nouvelle campagne : cela me confirme bien aussi que les affaires de Gigery auroient eu un autre succès, si vous y eussiez été davantage, (d) & vous pouvez croire qu'en étant persuadé comme je suis, & satisfait de la conduite que vous y avez tenue jusqu'au moment de votre départ, il ne seroit pas facile de vous rendre de mauvais offices ; priant Dieu, &c. A Paris le 15 Novembre 1664. *Signé* LOUIS.

la vue de ces Isles, & fit périr douze cens hommes.

(c) Ce Général en partant de Gigery, espéroit encore, selon toute apparence, trouver Bugie abandonnée, & avoir seul l'honneur de s'en rendre maître ; mais comme il n'étoit plus tems, il se contenta de la canonner en passant, de couler à fond un vaisseau, & d'en prendre un autre sous les murailles de cette place.

(d) Ou le Roi dissimule ici, ou ont l'avoit fortement prévenu.

L E T T R E C L I X.

Au même.

MOn Cousin, depuis ma dernière, j'ai résolu de retenir le Sieur Du Quesnes (a) auprès de moi ; & comme je l'aurois destiné à s'embarquer avec vous, vous prendrez Gabaret à sa place, & mettrez des lauriers sur la *Perle* où sur le vaisseau pris à Bugie, au cas qu'on le puisse mettre à la mer : c'est tout ce que j'ai à vous dire, me remettant, au surplus, à ma précédente Lettre, & priant Dieu, &c. A Paris le 28 Novembre 1664.
Signé LOUIS.

(a) *Abraham Du Quesnes*, né en Normandie en 1610. d'une ancienne famille, dès lors célèbre par ses expéditions navales, battit par la suite, trois fois le fameux *Ruyter*, contraignit les Tripolitains à demander la Paix, & reduisit Alger & Gènes à implorer la clémence du Roi. Il mourut en 1688.

LET-

LETTRE CLX.

*A Monsieur l' Archevêque de Rouen,
Conseiller en mon Conseil d' Etat. (a)*

Monsieur l'Archevêque de Rouen, j'étois trop persuadé du zèle de ma Cour des Aides de Normandie, pour douter qu'elle n'entrât dans la Compagnie des Indes comme les autres Corps de la Province (b) & je n'en attendois pas moins aussi du Sr. d'Oqueville, premier Président, pour l'exemple & l'émulation qu'il a donné en cette rencontre à toute sa Compagnie. Vous pouvez les assurer du gré que je leur en fais, & que ce qu'ils ont fait en cela pour me plaire, & pour le Public, ne perdra rien de son mérite pour l'avantage propre qu'ils trouveront dans cet établissement. Au reste, ce que vous me dites de la ferveur avec laquelle on a imploré le secours du Ciel pour la guérison de la Reine, m'est d'autant plus agréable que nous en ressentons les ef-

(a) Voyez la Lettre LXXXV.

(b) Voyez les remarques sur la Lettre CXL.

fets, & que nos vœux sont à la veille de leur entier accomplissement. Sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 29 Novembre 1664. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXI.

A Monsieur le Comte de Richlieu,
EMANUEL-JOSEPH VIGNEROD. (a)

Monsieur le Comte de Richlieu, votre Lettre m'a été rendue, par laquelle j'ai vu, avec plaisir, le bon état de votre Régiment; mais j'en ai encore davantage n'apprendre que votre ardeur pour le métier de la guerre ne demeurera pas oisive; & si la paix d'Hongrie rompt vos mesures de ce côté là, vous trouverez de l'emploi pour la République de Venise. Je mande à mon Ambassadeur auprès de ladite République, d'avoir soin de vos intérêts, & je m'y

(a) Il avoit quitté l'état Ecclésiastique. Il mourut à Venise l'année suivante. C' étoit le troisième Frere d' *Armand-Jean du Pleffis*, qui avoit pris le nom & les armes de *Richlieu*, son grand Oncle.

suis

suis disposé avec autant d'affection, que je regarde les services qu'on recevra de vous, comme un essai de ceux que je dois attendre de votre part, lorsque vous aurez acquis une expérience égale à vos autres qualités. C'est donc à vous d'y apporter l'application nécessaire. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 6 Decembre 1664. Signé LOUIS.

LETTRE CLXII.

Au Roi d'Espagne Monsieur mon Frere, Oncle & Beau pere. (a)

ENfin, je puis donner à V.M. la nouvelle tant désirée de la guérison de la Reine ; & pour n'en pas retarder la joie, j'ai

(a) C'est la dernière Lettre de ce Recueil adressée à *Philippe IV*. Il mourut le 15 Septembre 1665. Son Fils *Charles II*. Prince valetudinaire, mourut, sans enfans, en 1700, âgé de 39 ans, & appella à sa succession le Duc d'Anjou, Petit-Fils de *Louis XIV*. qui fut *Philippe V*. Ce Prince se démit en 1724. en faveur de son Fils *Louis I*. qui ne regna que sept mois & 13 jours, & mourut la même année,

j'ai dépêché cet Exprès comme je lui avois promis. Mes inquiétudes ont été grandes ; mais j'avoue qu'elles sont bien payées par l'heureux état où je revois ce que je chéris le plus. J'en loue Dieu de tout mon cœur, & le prie toujours de conserver V. M. comme je fouhaite, étant très-sincèrement, Monsieur mon Frere, Oncle & Beau-pere, votre, &c.
Signé LOUIS. (b)

année, âgé de 17 ans. *Philippe V.* remonta sur le trône, & mourut en 1746. ne laissant de son premier mariage, qu'un troisiéme Fils actuellement regnant. C'est *Ferdinand VI.* Les deux premiers Infants du second lit, Don *Carle* & Don *Philippe*, regnent en Italie.

(b) Cette Lettre est du mois de Novembre 1664. à en juger par la *CLX.*

En 1665.

Comme la plupart des Lettres de ce Recueil regardent plus ce qui avoit un rapport immédiat au Gouvernement extérieur ou intérieur, que les relations politiques avec les Puissances étrangères, & comme il y est plus question de correspondances personnelles qui sont d'usage entre les Princes, que de négociations, il n'est point parlé de celles dont le Comte d'Estrades étoit chargé depuis deux ans, auprès des Etats Généraux ; mais nous aurons occasion de dire un mot du fond de ces affaires dans les remarques sur les Lettres des années suivantes. Louis XIV. ne paroît ici occupé qu'à faire construire de magnifiques Palais,

lais, qu'à favoriser l'accroissement des nouvelles Compagnies de Commerce, & l'établissement de nouvelles Colonies, à purger la mer de Pirates, à donner à ses Alliés des secours qui entretiennent la vigueur de ses Troupes, & lui donnent les moyens de découvrir le foible des ennemis qu'il a dessein de surprendre.

L E T T R E CLXIII.

A mon Cousin le Grand-Maître de Malthe. NICOLAS COTONER.

MOn Cousin, le Chevalier de Seguirant m'ayant servi plus de dix-neuf ans dans ma Maison ou dans mes Troupes sans discontinuation, j'ai grand sujet de désirer que ce qui lui est une si juste recommandation envers moi, ne lui soit pas nuisible ailleurs, & j'espère que connoissant l'affection que j'ai pour lui, vous ne ferez pas fâché de m'obliger
en

en sa personne, & de le favoriser en tout ce qui dépendra de vous. Je m'assure aussi que les graces dont il vous fera redevable, m'engageront d'autant plus à considérer vos interêts généraux & particuliers, aux occasions qui s'offriront; attendant lesquelles, je prie Dieu, &c.
A Paris le 7 Janvier 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXIV.

A Monsieur d'Argouges, Conseiller en mon Conseil d'Etat, premier Président en mon Parlement de Bretagne.

Monsieur d'Argouges, votre Compagnie ne pouvoit rien faire qui me fût plus agréable que de s'intéresser au commerce des Indes Orientales (a) pour mon service, & pour le Public, de laquelle je me souviendrai, avec plaisir, dans les rencontres, & je vous recommande fort de l'en assurer de ma part. Vous pouvez croire que sachant les soins que vous avez pris pour la disposer à me donner cette satisfaction, je ne les oublierai pas aussi.

(a) Voyez la Lettre CXXI.

aussi. Sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris
le 13 Février 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXV.

*A Monsieur le Comte d'Holac, Maré-
chal de Camp de l'alliance de Rhin.*
(a)

Monsieur le Comte d'Holac, je ne
veux pas me défendre des remerciemens
que vous me faites sur votre nomina-
tion au Généralat de l'Alliance; mais vo-
tre mérite a plus fait que mes ordres &
mes offices, quoique les uns ni les autres
n'aient pas été épargnés. Je me réjouis
d'un choix si juste, & qui d'ailleurs ne
pouvoit tomber sur une personne qui
eût de meilleurs sentimens pour moi &
pour mes interêts, que ceux que vous
me témoignez. Croyez aussi que j'y ré-
pondrai de la manière que vous le pou-
vez désirer. Je prie Dieu, &c. A Paris
le 2 Mars 1665. Signé LOUIS.

L E T.

(a) Voyez la Lettre CXL.

LETTRE CLXVI.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

MOn Cousin, j'ai reçu votre Lettre du 20 Février. Comme depuis ce tems vous avez mis à la voile, il n'y a plus rien à répondre aux choses qu'elle contient, puisqu'elles se rapportoient toutes à votre départ. Je vous dirai seulement qu'ayant fait considération du peu de vivres que vous avez, qui n'alloit qu'à la fin du mois prochain, j'ai ordonné qu'on vous en porte une augmentation suffisante pour tenir davantage la mer, dont le Sr. Colbert vous informera plus particulièrement. Je m'assure qu'avec le zèle que vous avez pour mon service, vous saurez bien vous prévaloir des moyens que je vous donne pour rabattre l'orgueil des Corsaires, & que vous les traiterez de sorte qu'ils ne se vanteront plus de l'échec de Gigery. (a) Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 13 Mars 1665. Signé LOUIS.

TOM. II.

F

LET-

(a) Voyez la Lettre CLXXV.

L E T T R E CLXVII.

A mon Cousin le Cardinal de Chizzy.

MOn Cousin, je prens la confiance d'écrire à Sa Sainteté, pour la remercier des plans que les Chevalier Bernin a faits pour mon bâtiment du Louvre, & pour la supplier aussi de lui vouloir commander qu'il vienne faire un tour sur les lieux pour y couronner son ouvrage. Comme j'espère que Sa Sainteté voudroit bien lui donner cet ordre, j'y envoie les miens par avance, afin qu'en entrant dans mon Royaume, il commence à recevoir des marques de la consideration que je fais de son mérite, par la manière dont il sera traité. Vous m'avez obligé de si bonne grace, en ce qui est de mes plans, que je ne puis que me promettre de la continuation de vos bons offices auprès de Sa Sainteté, le succès de ma priere. Je vous la recommande instamment, & confirme au surplus à votre personne, toute l'affection & l'estime que vous pouvez désirir. Et sur ce, je prie Dieu,

DE LOUIS XIV. 51

&c. Ecrit à Paris le 31 Mars 1665.
Signé LOUIS.

LETTRE CLXVIII.

*A Monsieur le Marquis de Saint-Luc,
Chevalier de mes ordres, Lieute-
nant-Général en Guyenne. (a)*

Monsieur le Marquis de Saint-Luc, vous verrez mes intentions touchant les rebelles des vallées, par les ordres que j'ai commandé au Sieur Le Tellier de vous envoyer. Je n'y ajouté ces lignes que pour vous assurer moi-même de la satisfaction que j'ai de votre zèle pour mon service, duquel étant persuadé que j'aurai toujours sujet de me louer de plus en plus, je prie Dieu, &c. A Paris le premier Avril 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CLXIX.

A Notre Saint Pere le Pape.

TRès-saint Pere, ayant reçu, par ordre de Votre Sainteté, deux plans du Louvre d'une main aussi célèbre que

F 2

celle

(a) Voyez la Lettre XLII.

celle du Chevalier Bernin, (a) je devrois plutôt songer à la remercier de cette grace, qu'à lui en demander de nouvelles; mais comme il s'agit d'un édifice qui depuis plusieurs siècles, est le principal séjour des Rois les plus zélés pour le saint Siège, qu'il y ait dans la Chrétienté, je crois pouvoir recourir à Elle avec entière confiance. Je supplie donc V. S. si son service le peut permettre, de commander audit Chevalier qu'il vienne faire un tour ici, pour consommer son ouvrage. Elle ne pourroit pas m'accorder une plus sensible faveur dans la conjoncture présente, & j'ajouterai qu'en tout tems, Elle n'en sauroit faire à personne qui soit avec plus de vénération ni plus cordialement que moi, très-saint Pere, votre très-dévot Fils. Signé LOUIS. A Paris le 10 Avril 1665.

L E T.

(a) La colonade du Parvis de saint Pierre, la statue équestre de *Constantin*, & la Fontaine Navone, avoient fait une grande réputation à cet Architecte. On le fit venir, au défaut de *François Mansard*, qui ne voulut pas se charger de la construction du Louvre, qu'on ne lui permît de refaire tout ce qu'il trouveroit de defectueux dans son propre ouvrage.

LETTRE CLXX.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

MOn Cousin, du 2 de ce mois, j'ai vu ce que vous me marquez des bou-rasques qui ont traversé votre naviga-tion, (a) de l'inquiétude où vous êtes du retardement de vos vivres, & de la disposition de ceux d'Alger & des au-tres lieux de la Côte de Barbarie. Com-me je n'ai rien à vous repliquer à toutes ces choses-là, qui ne fût à présent su-pérflu, je me contenterai de vous dire qu'au premier jour vous aurez mes or-dres touchant les saluts de la mer, & qu'au reste je me remets à ce que le Sr. Colbert vous mandera de ma part, priant

F 3

Dieu,

rage. Cette année le Roi ne se borna pas aux simples édifices d'agrément; il en fit construire un aussi merveilleux qu'utile. La ca-nal du Languedoc, qui au moyen de ses éclu-ses, transporte des bâtimens d'une mer à l'au-tre par-dessus une élévation considérable, com-mencé l'année précédente, se continuoît sans interruption, & fut achevé en 1681.

(a) Nous avons dit qu'il continuoît de-courir la mer.

Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le
28 Avril 1665. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CLXXI.

A mon Cousin le Prince de Condé.

MOn Cousin, j'ai reçu votre Lettre avec l'agrément qu'elle mérite, ainsi que vous pouvez voir plus particulièrement par celle de la Roquette. Je me remets à lui derechef touchant l'affaire que vous savez, (a) vous confirmant que je désire du meilleur de mon cœur, de vous y donner des marques, & de l'estime, & de l'amitié que j'ai pour votre personne.

Le Sieur Colbert m'a rendu compte du succès de vos premiers soins dans les Etats de ma Province de Bourgogne, duquel je suis fort satisfait, & je ne doute point que la suite ne me donne encore plus de sujet de me louer de votre zèle, sur lequel me reposant avec entière confiance, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain

(a) Le Roi méditoit dès lors, des entreprises dont nous parlerons en leur tems, auxquelles ce Prince guerrier désiroit avoir, & eut effectivement une part glorieuse.

main en Laye le 12 Mai 1665. Signé
LOUIS.

LETTRE CLXXII.

*A Monsieur de Tracy, Lieutenant-
Général en Amerique.*

Monsieur de Tracy, j'ai vu avec en-
tière satisfaction, par la Lettre que vous
m'avez écrite le 4 du mois passé, & par
les relations que vous avez envoyées en
même-tems au Sieur Colbert, tout ce
que vous avez fait dans les Isles de l'A-
merique, (a) pour y établir solidement
mon autorité & toutes les choses qui
concernent la religion, la justice & les
armes, comme aussi les interêts de la
Compagnie à laquelle j'ai accordé le Sei-
gneurie & le commerce desdites isles : (b)

(a) Les établissemens des Francois dans
cette partie de la terre, avoient été jusqu'a-
lors fort négligés.

(b) Ces Isles sont la Desiderade, la Gua-
daloupe, la Marie-Galante, la Martinique,
Sainte-Croix, Sainte-Lucie, & Saint-Bartho-
lemi ; Saint-Christophe, la plus considéra-
ble, est commune aux Francois & aux An-
glois : ils y sont établis depuis 1625.

à quoi je m'assure que l'exemple que vous avez fait par le châtimēt du nommé Rodomont, & par celui de tous ses complices, ne contribuera pas peu-à imprimer long-tems le respect & l'obéissance à mes ordres dans l'esprit de ces gens, lesquels d'ailleurs j'aurai soin de faire toujours bien traiter par la même Compagnie: & en coreque je vous croie maintenant parti pour le Canada, (c) je ne laisserai pas de vous dire que vous devez tant que vous pourrez, entretenir correspondance avec les Commandans en ces isles, & leur témoigner, de ma part, que leur conduite m'est agréable; mais que je désire qu'ils s'appliquent incessamment à procurer l'avantage & l'union de mes Sujets qu'ils ont sous leurs commandemens, & même qu'ils les tiennent toujours en exercice, afin qu'ils soient plus en état de résister en cas d'attaques. Au reste, comme vous avez bien connu que la plus importante habitation de toutes

(c) Ce grand Pays de l'Amerique fut découvert en 1497, mais ce ne fut guères qu'en 1609, que les François commencerent à s'y établir, quoiqu'ils y eussent pénétré dès l'an 1503. & qu'ils en eussent pris possession dès lors.

tes celles de l'Amerique, est celle de la Tortue (*d*) & la côte de Saint-Dominique, (*e*) je serai bien-aïse d'apprendre par vos premières Lettres, les conférences que vous aurez eues avec d'Angeron sur les moyens qu'on peut pratiquer pour augmenter ces Colonies. Je n'ajouterai rien ici pour ce qui regarde le Canada, vous ayant fait amplement savoir mes intentions sur ce sujet; je vous dirai seulement qu'outre la Religion, la justice & les armes, je me promets encore de grands avantages de votre part pour la destruction des Iroquois, (*f*) vous ayant fait envoyer tout ce que vous avez demandé pour cet effet, au Sieur Colbert, auquel me remettant du surplus, je prie Dieu,

(*d*) Cette Isle a été abandonnée parce que l'eau y manque.

(*e*) L'une des Antilles d'Amerique, située sous la Zone Torride, habitée par les François & les Espagnols.

(*f*) Américains très belliqueux, voisins des Colonies Françaises, qui les ont fort inquiété dans les commencemens; mais à présent ils demeurent plus tranquilles. Ce n'est que quand les François & les Anglois sont en guerre, qu'ils prennent parti pour les uns ou les autres: quelques-uns même de ces Sauvages se sont familiarisés avec les Européens.

Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le
18 Mai 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXXIII.

*A Monsieur de la Barre, Lieutenant-
Général en Cayenne. (a)*

Monsieur de la Barre, j'ai lu, avec beaucoup de plaisir, la Lettre que vous m'avez écrite du 18 Mars dernier, tant pour l'application avec laquelle vous agissez dans l'étendue de votre Emploi, que pour ce que vous me dites de la beauté du Pays. Vous recevrez ci-joint mes ordres touchant la rivière du Maron, & sur quelques autres points: outre cela, vous verrez encore mes intentions

(a) Ile de vingt lieues de tour, fort proche des côtes de l'Amerique Méridionale, située à l'embouchure d'une rivière de même nom, à quatre degrés de la ligne équinoxiale. Les François s'y étoient établis les premiers dès l'année 1625. Depuis ce tems, cette Nation & les Hollandois s'en étoient alternativement chassés. Le Roi y avoit envoyé au mois de Février 1664, une nouvelle Colonie, qui avoit repris possession de cette Ile.

DE LOUIS XIV. 59

par les dépêches du Sieur Colbert; mais je ne veux pas finir ces lignes, sans vous assurer derechef de la satisfaction que j'ai de votre conduite, dans laquelle ne doutant point que je ne remarque toujours le même soin & le même zèle, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 26 Mai 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CLXXIV.

Au Vivonne.

Vivonne, j'ai été bien-aise de voir la Lettre que vous m'avez écrite: vous devez continuer à m'informer aussi des choses qui seront de votre Emploi. Sur-tout ayez soin de mes galères dans la navigation, afin qu'elles soient toujours en état de profiter des occasions qui s'offriront. A Saint-Germain en Laye le 16 Juin 1665.

LETTRE CLXXV.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

Mon Cousin, j'ai reçu vos deux Lettres & votre relation par le Major des Vaisseaux,

Vaisseaux, qui m'a rendu compte aussi du détail de toutes choses, avec beaucoup de suffisance & en vrai homme de service. Je ne suis pas surpris de la fermeté que vous avez fait paroître en dernier lieu devant Alger : (a) je sais qu'il n'y a rien à craindre pour l'honneur de mon pavillon en des mains comme les vôtres, & que tous les Corsaires ensemble ne vous obligeront pas à faire la moindre manœuvre qui me pût blesser tant soit peu : puisqu'en cette occasion, les Capitaines des Brûlots ont témoigné tant d'ardeur à bien faire leur devoir, je veux bien oublier la faute qu'ils avoient faite ci-devant ; mais en cas de récidive, il n'y auroit plus de quartier, & c'est une vérité

(a) Cet Amiral répara, en quelque sorte, les fautes qu'il avoit faites à Gigery. Dès le commencement du mois de Mars de cette année, il avoit brûlé ou coulé à fond sous les fortereffes de la Goulette, trois vaisseaux d'Alger, l'Amiral, le Vice-amiral & le Contre-Amiral : le premier monté de 500 hommes & de 50 pièces de fonte. Le 25 d'Août il attaqua encore ces Corsaires, & leur fit perdre cinq autres vaisseaux : sur l'un des trois qu'il leur prit, on retrouva, par hazard, l'artillerie qu'on avoit été obligé de laisser à Gigery.

vérité qu'il est bon de leur faire comprendre. Je ne m'étendrai pas davantage, me remettant au surplus, aux dépêches du Sieur Colbert, Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 25 Juin 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CLXXVI.

A mon Cousin le Duc de Mercœur.

MOn Cousin, j'ai vu par votre Lettre, la résolution qu'on a prise dans cette dernière assemblée des Communautés de Province, de m'accorder 300000 livres; & comme je ne doute pas que vous n'eussiez obtenu une somme considérable, s'il y eût eu lieu de la faire, je ne puis que louer vos soins, desquels étant persuadé que vous n'épargnerez jamais rien pour l'avantage de mes affaires, & pour le bien de mon service, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 3 Juillet 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXXVII.

Au Sérénissime Empereur.

Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, la nouvelle de la mort de mon Cousin l'Archiduc François (a) m'a surpris au dernier point ; & non-seulement cette perte m'a été aussi sensible qu'elle devoit être de mon chef ; mais j'ajouterai encore que Votre Majesté ne pouvoit en donner part à personne qui compatît plus que moi à la douleur qu'Elle en a. Je prie Dieu de la combler de ses consolations, les lui souhaitant d'aussi bon cœur que l'étroite parenté dont Elle me touche, m'y oblige, & la sincérité avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, votre très-affectionné Frere & Cousin. *Signé* LOUIS. A Saint-Germain en Laye le 18 Juillet 1665.

L E T.

(a) *Sigismond François*, Archiduc d'Innsbruck, Cousin-Germain de l'Empereur, mort le 25 Juin de cette année, dans le tems qu'on traitoit de son mariage. Ce fut le dernier de cette Branche d'Autriche.

LETTRE CLXXVIII.

A mon Cousin l'Electeur de Mayence.

MOn Cousin, je vous remercie du présent que vous m'avez fait de la dépouille d'un aussi grand Roi que le feu Childeric premier, depuis son rétablissement. (a) Il n'y a rien de plus curieux

G 2

que

(a) *Childeric premier*, que l'on compte pour le quatrième Roi de France, regnoit en 456. Ses excès au commencement de son regne le firent chasser. Le malheur le rendit sage. Un successeur plus méchant qu'il n'avoit été, le fit regretter de ses Sujets, & la fidélité d'un ami favorisa son retour. Il se comporta depuis, en bon Roi; il aggrandit ses Etats par des conquêtes, & mourut en 481. Il fut enterré près de Tournay. En 1655, on avoit découvert son tombeau, dans lequel on avoit trouvé un coutelas, une hache d'arme, des agrafes, des boucles de baudrier, & autres ornemens d'or, quantité de rubis enchassés, une boule de cristall, des abeilles d'or émaillées, deux anneaux sur lesquels étoient gravés la tête & le nom de ce Roi. L'Electeur de Mayence avoit rassemblé la plupart de ces précieuses dépouilles. *Louis XIV.* le remercie du présent qu'il venoit de lui en faire. Ce monument de l'antiquité de la Monarchie se conserve dans le Cabinet du Roi.

que les pièces qui la composent ; & d'ailleurs je ne puis dire combien me touche le soin que vous avez pris de la retirer après, pour en enrichir mon Cabinet d'antiquités. Ce fera un monument de votre affection envers moi d'autant plus agréable à mes yeux, que je fais que les effets répondent en toutes rencontres à la confiance que j'y ai mise : comme de ma part, j'embrasserai toujours les occasions de vous témoigner à quel point j'estime des amis tels que vous. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 25 Juillet 1665. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CLXXIX.

A l'Electeur de Brandebourg. FREDERIC-GUILLAUME. (a)

Monsieur mon Frere, j'ai reçu, avec grand plaisir, l'attelage de chevaux que vous m'avez envoyé, n'en ayant point vu

(a) Mort en 1688. C'est le Pere de *Frédéric I.* qui pour les grands services qu'il avoit rendus à l'Empereur *Leopold*, en obtint que son Duché fut érigé en Royaume ; titre qui lui

vu de plus noble, ni qui fût mieux assorti ; mais si ce présent m'a été fort agréable par soi-même, les expressions obligeantes dont vous l'avez accompagné, ne me font pas moins sensibles. Je répondra toujours de ma part, à ces marques d'affection avec estime & sincérité, comme vous pourrez savoir plus

G 3

par-

lui fut quelque tems contesté par les Princes d'Allemagne : néanmoins il se fit sacrer & couronner à Konisberg en 1701. Il est bon d'observer en passant, que comme les premiers Empereurs donnoient des Royaumes à qui il leur plaisoit, pour conserver le souvenir de cette belle prérogative de feu l'Empire Romain, les *Césars* modernes ont encore le pouvoir de conférer le nom de Roi à de petits Princes. Au reste, ce ne sont pas les grands Etats qui font les grands Monarques. L'Electeur de Brandebourg, devenu premier Roi de Prusse, laissa pour successeur *Frédéric Guillaume II.* qui repeupla cet Etat, & amassa des trésors. A présent *Frédéric III.* mettant habilement en œuvre les matériaux préparés, en forme un édifice solide : il fait défricher ce Pays, il le peuple, l'orne, le police, l'étend, l'enrichit, & en fait respecter les forces. Je ne dirai rien des qualités & des talens de ce Prince ; je repéteroïs, peut-être mal, ce que la Renommée en publie de bon.

particulièrement par le Baron de Polnitz, à la vive voix duquel remettant mes remercimens, je suis du meilleur de mon cœur, Monsieur mon Frere, votre bon Frere. *Signé LOUIS.* A Saint-Germain en Laye le 4 Août 1665.

L E T T R E CLXXX.

*A mon Cousin le Prince de Monaco,
Duc de Valentinois, Pair de France.*

MOn Cousin, ayant vu par votre Lettre, le désir que vous avez de vous rendre auprès de moi, j'ai commandé une de mes galères pour vous passer en Provence; & quoique cet ordre fuffise pour ne vous laisser pas en doute que je n'approuve votre voyage, j'ai bien voulu vous assurer par ces lignes, qu'il me fera très-agréable, ayant trop de confiance en votre zèle pour mon service, pour ne vous recevoir pas ici avec beaucoup de plaisir. Attendant votre arrivée, je prie Dieu, &c. A Paris ce 17 Août 1665.
Signé LOUIS.

L E T.

LETTRE CLXXXI.

A mon Cousin l'Evêque de Strasbourg,
FRANÇOIS EGON.

MOn Cousin, vous pourrez savoir plus particulièrement par le Comte Guillaume de Furstemberg, votre Frere, (a) la part que je vous conserve en ma bienveillance & en mon estime, & apprendre ce qui s'est passé dans les entretiens secrets où je me suis ouvert à lui, tant sur mes propres intérêts, que touchant ceux de mon Frere l'Electeur de Cologne, (b) & principalement sur la manutention de la tranquillité publique. J'ai tant de confiance en votre zèle sincère & passionné pour ce qui regarde ces points-là, que je ne puis pas douter que

(a) Il étoit en France depuis près de trois ans. *Voyez la Lettre LXXXVI.*

(b) Il étoit, comme son Frere, un des principaux Ministres de cet Electeur *Maximilien-Henri*, tous deux fort attachés aux intérêts de la France ; ce qui attira à *Guillaume* la disgrâce dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

connoissant d'ailleurs l'équité de mes intentions, vous ne les secondez de bon cœur, en tout ce qui dépendra de vous. Aussi vous devez être assuré que j'embrasserai de même toutes les occasions qui s'offriront pour vos avantages, (c) ou pour ceux de votre Maison, ainsi que ledit Sieur Comte vous confirmera de vive voix. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 29 Août 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXXXII.

A mon Cousin le Duc de Mazarin. (a)

MOn Cousin, je vous écris une autre Lettre pour l'Abbé de Feuquières; (b) mais j'ai bien voulu encore donner celle-ci au Sieur de Pomenard, pour vous con-

(c) Ce fut, en effet, par l'autorité du Roi que cet Evêque remonta sur le Siège de sa Métropole, dont les Lutheriens s'étoient emparés depuis l'an 1559.

(a) Il avoit, comme nous avons dit, obtenu en survivance toutes les Charges de son Pere le Duc de la Meilleraye, & en étoit revêtu depuis sa mort.

(b) François, quatrième Fils de *Manasses de Pas de Feuquières*, un des braves Capitaines du XVII. siècle.

confirmer que j'ai une entière confiance que ma volonté vous étant entièrement connue sur le sujet des demandes des Etats de ma Province de Bretagne, comme elle vous le fera par le moyen du Sieur Colbert, vous en appuyerez l'exécution avec tout le zèle que je puis désirer. Au surplus, je vous fais part de ma consolation pour le soulagement du mal de la Reine Madame ma Mere, (c) & prie Dieu, &c. A Paris le premier Septembre 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CLXXXIII.

A Vivonne.

Le 20 Septembre 1665.

Vivonne, je vous écrivis Vendredi au sujet de la querelle du Marquis d'Estampe & d'Aubeterre ; je vous mande de

(c) Elle avoit été attaquée l'année précédente de la maladie qui la mit en danger de mort au mois d'Août de celle-ci. Le Roi qui l'aimoit tendrement, en avoit été fort alarmé. Elle paroïssoit hors de danger depuis quelques jours ; elle languit encore jusqu'au vingt Janvier de l'année suivante, jour auquel elle expira.

de leur dire de ma part, qu'ils aient à se rendre ici devant les Maréchaux de France, avec défense cependant d'entreprendre rien l'un sur l'autre; mais pour plus grande précaution, il m'a semblé à propos de ne les plus laisser partir seuls. Je vous écris ce billet, afin que vous fassiez en sorte que chacun d'eux vienne en compagnie de quelques-uns de ses amis qui soit sage, & qui vous promette qu'il ne le quittera point durant tout le cours du voyage. Je veux croire ce soin superflu, & qu'ils savent trop bien leur devoir pour desobéir à mes volontés. Vous ne manquerez pas pour tout ce que je vous ordonne, & je m'en repose sur vous. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CLXXXIV.

A Madame la Duchesse de Pequigny,
CLAIRE-CHARLOTTE D'AILLY. (a)

MA Cousine, comme j'ai dessein d'envoyer à Rome mon Cousin le Duc de Chaulnes en qualité de mon Ambassadeur

(a) Veuve du Maréchal *Honoré-Albert* Duc de Chaulnes, mort en 1649.

sadeur extraordinaire, (b) & n'étant pas moins bon fils que bon sujet, je n'ai pas voulu me servir du pouvoir que j'ai sur lui, sans que vous usiez aussi du vôtre. Vous me ferez donc plaisir de lui témoigner que vous ferez bien-aise qu'il aille dans cet emploi, augmenter le nombre des services que lui & les siens ont rendu à ma Personne & à l'Etat; en quoi m'assurant que vous n'aurez pas de peine de me complaire, je prie Dieu, &c. A Paris le 5 Octobre 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CLXXXV.

A mon Cousin le Duc de Noailles.

ANNE-JULES.

MON Cousin, je n'ai pas été surpris du zèle que vous témoignez pour mon service & pour ma gloire, par la Lettre que vous m'avez écrite; mais vous le devez être encore moins de l'importance de l'Em-

(b) Charles, comme nous avons dit, Lettre XCIII. étoit le troisième Fils d'Honoré-Albert de Chaulnes, alors le seul de sa Famille: il fut trois fois chargé de cette ambassade, & mourut en 1698. sans postérité.

l'Emploi que je viens de vous donner: (a) ce n'est pas la première preuve que vous avez de mon estime & de la connoissance que j'ai de votre fidélité. Au reste, si votre conduite ne m'a pas plu en quelque chose, je m'assure qu'à l'avenir vous la réglerez en sorte que je n'aurai qu'à m'en louer; & dans cette confiance je prie Dieu, &c. A Paris le 5 Octobre 1665. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CLXXXVI.

A Monsieur le Marquis de Montepézat.

Monsieur le Marquis de Montepézat, j'ai vu par votre Lettre du 6 de ce mois, ce qui regarde les travaux de la Citadelle de Dunkerque, & la diligence avec laquelle on les avance à présent: cela m'a d'autant plus satisfait, que leur intermission m'a été peu agréable. Tenez la main de votre part, à ce que les ouvriers

(a) Il venoit d'être fait Brigadier des Gardes du Corps, l'année suivante il fut nommé Aide-Major de ce Corps, & en 1693. Maréchal de France: il est mort en 1708. C'étoit le Frere du Cardinal Archevêque de Paris.

riers ne perdent pas un moment, car ce qu'il faut pour la Garnison, sera prêt avant le tems. Au surplus, je ne puis que louer votre application à garantir du mal contagieux de Flandre, les lieux qui sont sous votre charge. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 13 Octobre 1665.
Signé LOUIS.

L E T T R E CLXXXVII.

A Vivonne.

A Paris le 23 Octobre 1665.

J'Ai vu par la lettre que vous m'avez écrite de Marseille le 17 de ce mois, le retour de mes galères au Port en aussi bon état que les bourasques qu'elles ont essuyées, & leurs longues navigations le pouvoient permettre. Je me rejouis qu'un corps si important à mon service, après s'être exposé durant la campagne à tous les périls de la mer, en soit sorti si heureusement sous votre bonne conduite. Je me repose au surplus sur les dépêches de mon Cousin le Duc de Montemar votre Pere, & vous confirme seulement

lement que votre absence n'a pas diminué l'affection que j'ai pour vous. Signé
LOUIS.

L E T T R E CLXXXVIII.

A mon Cousin le Vicomte de Turenne.

HENRI DE LA TOUR. (a)

MOn Cousin, j'ai commandé au Sr. Le Tellier de vous écrire plus au long, & même de vous expliquer mes intentions

(a) Second Fils de *Henri de la Tour* Duc de Bouillon, né en 1611, Maréchal de France en 1641, Généralissime des Armées en 1667; l'un des plus grands Capitaines dont il soit parlé dans l'histoire; aussi recommandable par sa probité, sa candeur, que par ses talens militaires. Je dirai, en peu de mots, que quantité de Villes prises ou secourues à propos, presque autant de victoires signalées, des marches, des jonctions, des retraites faites avec une prudence admirable, des ennemis arrêtés, prévenus, ou chassés à l'improviste; tous ces faits, dis-je, forment un tissu de plus de quarante expéditions mémorables, dont les succès ne furent interrompus que par deux seuls échecs. On fait le fatal accident qui enleva ce grand Homme en 1675.

tions sur les levées qu'il semble qu'on peut faire à Liège, & sur quelque chose qui regarde les Allemands qui sont en Flandre. Je me remets donc à sa dépêche, principalement pour ces deux points auxquels je ne doute pas que vous ne donniez tout le soin & toute l'application que je puis désirer de vous. Au reste, le Sieur Romain est ici, qui partira dès Mercredi, 4 de ce mois, pour aller où vous savez. Je ne vous dis rien de l'impatience que j'ai d'avoir de vos nouvelles, & d'apprendre le succès de la marche de mes troupes; (b) car je suis persuadé que vous ne perdrez pas un moment à me tenir averti de tout ce qui se passera. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 2 Novembre 1665. Signé LOUIS.

H 2

LET-

(b) Ces troupes, au nombre de 6000 hommes, étoient envoyées au secours des Hollandois contre l'Evêque de Munster, qui à la sollicitation de l'Angleterre, venoit de les attaquer. Monsieur de Turenne conduisoit ce Corps jusqu'à Liège, & étoit chargé d'observer les mouvemens que l'on faisoit faire en Flandre à quelques troupes qu'on avoit postées comme à dessein de s'opposer au passage des François.

LETTRE CLXXXIX.

A Vivonne.

Vivonne, il ne se peut rien ajouter à la satisfaction que j'ai de votre navigation depuis le commencement jusqu'à la fin du mois. Si vous avez bien su vous montrer digne de votre Emploi lorsque vous étiez à la mer, je vois par les Lettres d'Arnoal, que vous ne réussissez pas moins quand vous êtes dans le Port par votre application à tout ce qui regarde le bien & l'avantage de mes galères. Cela me fait souhaiter que si vous êtes encore à Marseille à l'arrivée de celle-ci, vous y demeuriez le peu de tems qui reste de cette année, pour continuer par vos soins, à avancer toutes choses, & les mettre en état. Après cela, vous pourrez partir dans les premiers jours de Janvier, pour vous rendre auprès de moi, qui aurai grand plaisir alors à m'étendre d'avantage sur les louanges que vous méritez. Cependant j'ai donné ordre qu'on arrête les deux Enseignes, qui depuis le débarquement,

quement, ont renouvelé leur querelle, (a) au préjudice de l'accommodement que vous aviez fait entr'eux : ce sera un exemple à tous les autres de mieux respecter l'autorité que je vous ai confiée.
Signé LOUIS.

LETTRE CXC.

A ma Cousine la Princesse de Toscane.

MA Cousine, la meilleure nouvelle que je pourrois avoir de vous, est celle de votre réunion avec mon Cousin le Prince de Toscane, (b) & avec toute sa Maison. Je sens même redoubler ma joie de voir que cela s'est fait de votre propre mouvement, sans que j'aie été contraint d'y mêler mon autorité. Appliquez-vous maintenant à régler si bien votre conduite, qu'elle achève d'effacer le souvenir du passé, & d'affermir pour jamais, la durée de votre bonheur. De ma part j'y contribuerai avec une amitié de pere, & je vous protégerai avec la même

H 3

(a) Voyez la Lettre CLXXXIII.

(b) Cette reconciliation ne fut pas de durée. Voyez la Lettre CXI.

même tendresse en toutes les choses raisonnables ; mais derechef considérez que le vrai moyen d'être heureuse, & de m'obliger de plus en plus à vous chérir comme je fais, c'est de suivre constamment le conseil que je vous donne. Cependant je prie Dieu qu'il vous ait, &c. A Paris le 23 Novembre 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CXCI.

A Monsieur Foucault, Sous-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes de mon Fils.

Monsieur Foucault, ayant à disposer de la charge de Sous Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes de mon Fils, je vous ai choisi pour la remplir, & j'ai bien voulu vous témoigner en même-tems par cette Lettre, la confiance que j'ai, que si vous m'avez bien servi dans vos précédens emplois, vous ne commencerez pas à vous relâcher en celui-ci. Je prie Dieu, &c. A Paris le 27 Novembre 1665. Signé LOUIS.

LET.

L E T T R E CXCH.

*A Monsieur d'Artagnan, commandant
ma première Compagnie des Mous-
quetaires. (a)*

Monsieur d'Artagnan, j'ai appris qu'il est survenu quelque démêlé entre un de mes Gardes & deux de mes Mousquetaires, dont je ne fais pas la Compagnie ; mais s'il se trouve qu'ils soient de celle que vous commandez, vous devez les faire châtier, & au surplus, contribuer autant qu'il dépendra de vous, à ce que ceux de ma Maison vivent fort unis entr'eux, & inspirer ces sentimens à ceux qui sont sous votre charge... Batines, à qui j'avois envoyé une Compagnie de Chevaux légers, m'a prié de trouver bon qu'il

(a) *Charles de Bas, de Castelmoré par son Pere, & du côté de sa Mere, dont il prit le nom, Montesquiou d'Artagnan, tué au siège de Mastricht en 1673. Cette Lettre, les deux suivantes & la CXCVI. sont des ordres particuliers donnés aux Officiers des troupes envoyées au secours des Hollandois.*

qu'il demeure dans sa Charge ; ce que je lui ai accordé. J'ai donné une pareille Compagnie à Dubois, son Brigadier, ci-devant Capitaine dans Grandpré ; mais il ne faut pas qu'il parte que lorsque je vous manderai de le faire venir ici. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 27 Novembre 1665. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CXCIH.

A Monsieur Colbert de Vaudières, Capitaine-Lieutenant de ma deuxième Compagnie des Mousquetaires. (a)

EDOUARD-FRANÇOIS.

Monsieur Colbert de Vaudières, j'approuve ce que vous m'écrivez touchant la suspension que vous avez fait touchant les deux Maréchaux de Logis. Comme les choses ont changé, j'attens toujours votre réponse à ma précédente Lettre, pour résoudre ce point-là. Je ne puis croire que les désordres qu'on veut imputer

(a) *Frere de Jean-Baptiste Colbert, Secrétaire d'Etat, Contrôleur-Général des Finances.*

imputer à mes troupes, (b) & même à celles de ma Maison, regardent la Compagnie que vous commandez, voyant que vous ne m'en parlez pas, & connoissant comme vous faites, que je ne suis pas content de votre silence ni de l'impunité des coupables. Mandez-moi la cause de ces bruits, si vous en savez la vérité, & ne souffrez pas qu'aucun de ceux qui sont sous votre Charge, se relâchent à la moindre licence. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 11 Décembre 1665. Signé LOUIS.

L E T T R E CXCIV.

A Monsieur de Romecourt, Lieutenant de mes Gardes.

Monsieur de Romecourt, j'ai bien voulu vous écrire cette Lettre sur le bruit qui court ici de quelques désordres commis par mes troupes, même celles de ma Maison,

(b) On se plaignoit effectivement beaucoup de ces désordres, que le Roi eut soin de réprimer, & les François s'en excusoient sur le peu de soin que les Alliés avoient eu de pourvoir à leur subsistance.

Maïson, pour vous témoigner la surprise où je suis de ce que vous n'en mandez rien. Il faut croire que c'est que mes Gardes ne s'y trouvent mêlés, d'autant plus que je les tiens trop ponctuels à m'obéir, pour avoir manqué aux ordres si précis que je leur donnai en partant; mais si, par hazard, il y en avoit quelqu'un malheureux, souvenez-vous qu'il doit être puni exemplairement. Ne manquez donc d'y tenir la main, & de faire vivre tous mes Gardes dans une police si exacte, qu'ils ne puissent être accusés de pareils dérèglemens indignes de gens à qui je fie la conservation de ma Personne. Je désire aussi que vous ayez soin de me faire savoir en détail, de quelle manière on fait le Service parmi eux, & si tous les Officiers s'aquittent assidûment de leurs devoirs, & avec zèle, dans l'exécution des commandemens. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 11 Décembre 1665. *Signé* LOUIS.

LET-

L E T T R E C X C V.

*A Mademoiselle de Montalais. (a)**A Paris le 19 Décembre 1665.*

MAdemoiselle Montalais, puisque la perte de votre Oncle vous oblige d'aller en personne donner ordre à vos affaires, je vous le permets volontiers, & j'en écris en ce sens à ma Tante de Fontevrault ; je m'affure que ce changement de lieu n'en fera point dans votre esprit. Vous vous expliquez d'une manière trop engageante & trop précise sur vos bonnes résolutions, pour pouvoir douter de la suite : aussi je n'en attens désormais qu'une entière satisfaction, qui sollicitant pour vous les effets de ma bienveillance, vous n'aurez pas de peine à réussir. Signé

LOUIS.

(a) Voyez la Lettre XCV.

L E T -

L E T T R E CXCVI

*A Monsieur de Romecourt, Lieutenant
de mes Gardes.*

J'Ai su l'ardeur avec laquelle mes Gardes se sont employés aux transports des fascines, commandés pour combler le fossé de Lochen ; (a) & comme cet empressement m'est une marque très-agréable de leur application à me servir, j'ai bien voulu vous témoigner la satisfaction que j'en ai. Dites-leur de ma part, qu'ils continuent à ne trouver rien de difficile quand il s'agit de mon Service & de la gloire de mes armes, & qu'ils s'assurent qu'il n'y aura rien de tout ce qu'ils pourront faire pour se signaler dans cette guerre qui échappe à ma connoissance, ni même à mon souvenir ; mais vous pouvez croire que je suis fort content de vous en votre particulier, & que je

(a) Une grande partie de la Maison du Roi étoit de cette expédition. On avoit réduit en très-peu de tems, cette petite Place du Duché de Gueldre, dont l'Evêque de Munster s'étoit emparé, & qu'il avoit fortifié à la hâte.

je le serai toujours plus à mesure que vous agirez, puisque je ne dois rien attendre de médiocre de votre part, étant à la tête de mes Gardes. Sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 25 Décembre 1665. Signé LOUIS.

LETTRE CXCVII.

Au Sérénissime Empereur.

Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, Votre Majesté avoit témoigné au Chevalier de Gremonville de favorables dispositions pour mon Cousin le Duc d'Anguien, sur le sujet des Duchés d'Opelen & de Ratibor. (a) Je n'aurois pas cru que les effets en pussent être retardés, maintenant que le seul obstacle qui s'y étoit rencontré, cesse par la déclaration que le Roi de Pologne a faite, qu'il avoit été surpris par ces particuliers. Je m'assure que V. M. n'ayant plus rien qui s'oppose à ses bonnes volontés, ne différera pas davantage à terminer cette affaire. C'est pour la troisième fois que je prens la confiance de la lui recom-

(a) Voyez les Lettres CI. & CXVIII.

TOME II. I mande ;

mander ; & comme il feroit superflu de
vouloir après cela, m'étendre encore sur
la manière dont j'en recevrai le succès,
je finis, en souhaitant à Votre Majesté
toutes sortes de félicités, étant très-sin-
cèrement, Monsieur mon Frere & très-
aimé Cousin. *Signé* LOUIS. A Paris
le 31 Décembre 1665.

En 1666.

Le Roi avoit des prétentions sur la Flandre, dont nous parlerons ailleurs: il s'étoit secrètement fait assurer que l'Angleterre ne lui seroit point contraire, lorsqu'il entreprendroit de revendiquer ses droits. D'un autre côté, pour ôter tout ombrage aux Etats Généraux, & les empêcher de se liguier contre lui avec l'Espagne, il avoit d'abord consenti aux propositions qui lui furent faites de partager avec eux les frontières des Pays-Bas, & d'en laisser l'intérieur en corps de République, également protégée par la France & la Hollande. Quantité d'obstacles, ou feints, ou réels, avoient fait traîner la négociation, & échouer le Traité de partage.

Cependant les Compagnies de Commerce de l'Angleterre & de la Hollande avoient par leurs démêlés, excité une guerre entre les deux Nations, & la République demandoit des secours au Roi en vertu de la confédération de 1662. On dit que Louis XIV. tenta d'abord, mais inutilement, de porter les Anglois à la paix, & qu'enfin pour ménager ceux-ci, & ne point paroître manquer à ses engagements, il accorda quelques secours aux Hollandois contre l'Evêque de Munster, & déclara ensuite une guerre simulée à l'Angleterre. C'est à ceci que les Lettres de cette année ont rapport.

L E T -

LETTRE CXCVIII.

A Monsieur de Pradel, Lieutenant-Général, commandant mes Troupes en Hollande. (a).

Monsieur de Pradel, Le Sieur Le Tellier vous expliquera la résolution que j'ai prise d'augmenter la solde de l'Infanterie qui est sous votre charge, (b) & des vingt Cornettes de Cavalerie que vous avez avec vous, de même que j'augmentai celles de mes troupes d'Italie avant le Traité de Pise. Je m'en remets donc de ma dépêche contresignée de lui, m'assurant que vous saurez bien faire valoir

I 3

ce

(a) Il commandoit les Troupes qu'on y envoyoit contre l'Evêque de Munster: elles étoient parties sur la fin d'Octobre de l'année précédente, étoient arrivées à Mastricht le 11 Novembre de la même année. *Van Gaalen* fut mis à la raison en fort peu de tems, & ce Prélat fit la paix le 19 Avril 1666. On peut voir le détail de cette petite guerre dans les Mémoires du Comte de Guiche.

(b) Le Roi avoit fait cette augmentation pour remédier aux sujets de plaintes dont nous avons parlé *Lettre CXCVII.*

ce bon traitement à l'avantage de mon service. . . . Ledit Sieur Le Tellier vous enverra aussi quelques ordres de ma part, touchant le Chevalier de Clermont-Lodève, (c) lesquels vous ne manquerez d'exécuter ponctuellement, s'il paroît soit au lieu où vous êtes. Je m'en repose sur vous, & prie Dieu, &c. A Paris le 5 Janvier 1666. Signé LOUIS.

L E T T R E CXCIX.

A Monsieur de Bezons, Conseiller en mon Conseil d'Etat, un de mes Commissaires aux Etats de ma Province de Languedoc.

Monsieur de Bezons, la maladie de mon Cousin le Prince de Conty (a) m'oblige à vous écrire cette Lettre exprès pour
(c) Une si grande quantité de Noblesse couroit chercher des aventures dans ces guerres étrangères que le Roi donna ordre d'arrêter, & de faire revenir ceux qui seroient sortis du Royaume sans permission. Ce Chevalier étoit du nombre, & se fit tuer par la suite, au siège de Candie.

(a) Il mourut le 21 Février.

pour vous faire savoir que je n'entens pas qu'on lui parle des affaires qui se traitent dans les Etats de Languedoc, qu'autant qu'il se pourra, sans nuire au rétablissement de sa santé. Je vous recommande seulement de redoubler vos diligences pour l'accomplissement des choses contenues dans vos mémoires & dans vos instructions, & particulièrement pour obtenir les fonds nécessaires pour le Canal & communication des mers, (b) sans perdre

(b) *Voyez les remarques sur la Lettre CLXIX.*

Le Roi fit aussi construire cette année des Ports aux extrémités de ce Canal; l'un au Cap de Sette sur la Méditerranée, dans un terrain mouvant & sablonneux qu'on soutint par des moles & de fortes digues. On en creusa un autre sur l'Océan à l'embouchure de la Charante, où l'on bâtit la Ville de Rochefort. On éleva aussi à Paris un magnifique Edifice destiné aux Observations, sans lesquelles on ne peut sûrement traverser les mers. C'est de l'Observatoire dont je veux parler. A tous ces beaux ouvrages & à quantité d'établissmens utiles dont nous avons parlé, Louis XIV. joignit les secours d'une Academie des Sciences. Cet illustre Corps ne s'occupe qu'à perfectionner les Arts & cultiver les seuls biens dont la raison humaine puisse manifestement se voir en possession.)

perdre un moment de tems, pour faire finir l'assemblée. C'est ce que je me promets de votre zèle pour le bien de mon service, priant Dieu, &c. A Paris le 8 Janvier 1666. Signé LOUIS.

L E T T R E CC.

A ma Sœur l'Electrice de Brandebourg. LOUISE-HENRIETTE
DE NASSAU. (a)

MAdame ma Sœur, je ferois souhaiter que le présent dont vous me remerciez, eût été plus digne de vous. Ma joie en vous l'envoyant, auroit augmenté à proportion, d'autant plus qu'il eût mieux marqué l'estime singulière que j'ai pour votre personne. Pour mon Cousin le Prince d'Orange, l'affection héréditaire que j'ai pour toute sa Maison, ne lui manquera jamais : je ferai pour ses avantages,

(a) Fille de *Frédéric-Henri II.* Tante du jeune *Guillaume-Henri* Prince d'Orange, & Femme de *Frédéric-Guillaume* Electeur de Brandebourg, l'un des principaux médiateurs de la Paix entre les Hollandois & l'Evêque de Munster, dont on traitoit alors à Cleves.

tages, tout ce qui dépendra de moi, & je veux être à son égard ce que les Rois mes Pere & Grand-Pere ont été à l'égard des siens. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 8 Janvier 1666. *Signé LOUIS.*

L E T T R E CCI.

A Monsieur Pradel, Lieutenant-Général en mes Armées.

Monsieur Pradel, il eût été bon que vous m'eussiez mandé le détail du parti que le Sieur Colbert (a) vous avoit mené, tant pour ma satisfaction, que pour me sauver l'inquietude dont vous jugez bien qu'on a peine à se défendre en ces sortes de rencontres. Ne manquez plus de m'écrire directement à moi-même, les choses qui se passeront dans l'étendue de votre emploi: servez-vous, pour cet

(a) Depuis qu'on avoit repris les places dont les Troupes de l'Evêque de Munster s'étoient emparées, la guerre ne se faisoit plus que par des partis, & c'étoit de leurs mouvemens & des rencontres qu'ils faisoient, que le Roi vouloit être informé.

cet effet, de tous les moyens que vous trouverez, & soyez exact à n'omettre aucunes des circonstances qui mériteront d'être sues. L'interêt de mon service veut que vous m'informiez de tout, sans aucun déguisement, & le plutôt qu'il est possible. Je vous recommande toujours le maintien de l'honneur & de la discipline des Troupes que je vous ai confiées. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 11 Janvier 1666.

L E T T R E CCII.

*A Monsieur le Marquis de La Valière,
Capitaine-Lieutenant d'une Compagnie de Chevaux légers de mon Fils
le Dauphin.* JEAN-FRANÇOIS DE
LA BAUME LE BLANC. (a)

Monsieur le Marquis de La Valière, votre ponctualité à m'informer de ce qui se passe, m'a délivré fort à propos de l'inquiétude où j'étois du parti que le Sieur Colbert commandoit auprès d'Oudinbosck. Les divers bruits qui courroient

ici,

(a) Frere de la Duchesse de la Valière.

ici, me tenoient l'esprit en suspens, lorsque votre Lettre est arrivée, qui m'a éclairci du fait dans toutes les circonstances. (b) Le gré que je vous en fais, doit vous rendre encore plus soigneux de me tenir averti des événemens de cette nature, avec le plus de diligence & de détail que vous pourrez. J'approuve fort la dépense que vous me proposez de faire pour remonter les Cavaliers de la Compagnie de mon Fils, dont les chevaux ont été tués en cette occasion d'Oudimbosch, & j'ordonnerai un fonds que le Marquis de Louvois vous fera tenir pour cet effet. Au reste, vous ayant écrit plus au long par mes précédentes, je me contenterai de m'y remettre, & de prier Dieu, &c. A Paris le 21 Janvier 1666.

Signé LOUIS.

LET.

(b) Six cens hommes de recrue que l'on amenoit du Brabant à l'Evêque de Munster, avoient été attaqués & défaits par les Troupes de France, & le Marquis de la Volière s'étoit signalé en cette occasion.

8

L E T T R E CCIII.

*A Vivonne.**A Paris le 6 Février 1666.*

Vivonne, je suis fort content de la diligence que vous avez faite ; car ce n'est pas peu pour vous, quoiqu'on n'en peut faire une plus grande. J'écris encore par cette Lettre, à mon Cousin le Duc de Beaufort, pour aller combattre la Flotte Angloise qui a passé au Levant. (a) Si les galères peuvent être de cette partie-là, à quoi il y a peu d'apparence à cause de la saison, souvenez-vous de tout ce que je vous ai commandé par ma précédente Lettre, & ne manquez pas sur-tout, de bien assurer les Capitaines, Officiers & Soldats que nulle action extraordinaire ne sera sans récompense, voulant que

(a) Cette Lettre, la suivante & les Lettres CCVII & CCIX, avoient rapport au secours maritime que le Roi se préparoit à donner aux Hollandois. Ils étoient en guerre depuis près d'un an, avec les Anglois ; il avoient été battus sur mer, & se préparoient à prendre leur revanche.

vous m'informiez des noms de tous ceux qui en feront quelques-unes, pour les distinguer des autres par des graces effectives qu'ils recevront sans délai. Je me remets du surplus, à ce que j'ai commandé au Sieur Colbert de vous écrire. *Signé*
LOUIS.

LETRE CCIV.

*A Monsieur le Marquis de Termes,
Lieutenant sur mes Galères.*

Monsieur le Marquis de Termes, je ne fais pas si mes Galères pourront aller avec mes Vaisseaux, combattre la Flotte Angloise, laquelle a passé au Levant; mais si elles sont de la partie, je ne doute pas de vos soins à bien seconder votre Général. Pour moi, je me réserverai celui de récompenser ceux qui se signaleront, & le plaisir de vous témoigner en particulier, ma satisfaction des services que vous me rendrez en cette rencontre. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 16 Février 1666. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CCV.

*A Monsieur de Pradel, Lieutenant-
Général en mes Armées.*

Monsieur de Pradel, je suis satisfait de vos excuses touchant le peu de nouvelles que j'ai eu de vous par le passé ; mais j'en attendrai maintenant par tous les Ordinaires ; & vous jugez bien que les partis & les rencontres de guerre étant fréquens, comme ils seront pendant le quartier d'hiver, où je ne doute point que vous ne teniez les Ennemis fort alertes, j'aurai grande impatience d'en attendre le succès. ... (a) Le Sieur de Louvois m'a lu la Lettre que vous lui avez écrite ; & bien que je me remette du surplus à la dépêche que je lui ai commandé de vous faire, je ne laisserai pas de vous dire que je suis très-persuadé qu'il n'y a nul fondement à tous les sujets de plaintes qu'on prétend avoir de vous ; mais que sans relâcher rien de ce qui sera im-
por-

(a) Le sujet de cette Lettre a rapport à ce que nous avons remarqué sur la CCI. & CCII.

portant pour la conversation de mes Troupes & au bien de mon Service, il y a de certaines choses où vous devez vous accommoder & vous rendre le plus facile qu'il se pourra. Enfin, il est besoin d'adresse pour concilier deux choses qui semblent aussi peu compatibles, que la discipline exacte & le bon traitement des Troupes, étant aussi écartées qu'elles sont les unes des autres, suivant les quartiers que je veux. Ménagez-vous donc en sorte que sans tolérer la moindre licence, & sans qu'elle donne le moindre sujet de plaintes, elles trouvent leur subsistance, leur soulagement & leur avantage dans une bonne police. (b) Il ne se peut rien ajouter à ce que je dis encore en dernier lieu, au Sieur de Van Beuninghen, pour les vivres proportionnés à leur solde. J'ai été bien-aise de voir ce que mon Régiment a fait dans l'occasion de Borkel. Vous témoignerez aux Officiers, & principalement à Thieux, qui étoit à la tête du Corps, la satisfaction que j'en ai. Au surplus, je

K 2

prie

(b) Voyez les remarques sur les Lettres
CXCH. & CXCVIII.

prie Dieu, &c. A Paris le 18 Février
1666. Signé LOUIS.

L E T T R E CCVI.

*A Monsieur le Marquis de La Valière,
commandant la Compagnie des Che-
vaux légers de mon Fils.*

Monsieur le Marquis de La Valière,
votre Lettre du 27 Septembre ne m'a pas
moins satisfait par le compte exact que
vous m'y rendez de ce qui s'est passé aux
lieux où vous êtes, & particulièrement
de la rencontre que mes Troupes firent
du Général Gorgas (a) avec sept Com-
pagnies de Cavalerie au campement de
Rheden. Je loue fort aussi votre appli-
cation à faire vivre dans l'ordre les Che-
vaux légers de mon Fils, & tenir en mê-
me-tems la Compagnie en bon état. Vous
y avez si bien réussi jusqu'à présent, que
je ne doute pas que vos soins n'aient le
même succès à l'avenir; en quoi vous
méritez d'autant plus, que je fais les dif-
ficultés

(a) Général des Troupes de l'Evêque de
Munster.

D E L O U I S XIV. 101

ficultés que vous y avez rencontrées. J'approuve que les deux brevets de Maréchaux de Logis de la Compagnie que vous commandez, soient remplies de la personne du Sieur Catharine, & de celle de Dupont, & que la Lieutenance de Thieux soit aussi pour Poignan d'Oresse. Je n'ai pas de piene à croire que vous ne rendiez cette Compagnie aussi bonne & aussi leste que celle des Gendarmes ; mais il faut que je vous dise que le Marquis de Rochefort ne s'endort pas de son côté pour rendre celle-ci parfaite. Au reste, je vous permets derechef de conserver les Cavaliers à qui je n'ai point donné de Charges, & que vous jugerez dignes d'être préférés aux autres. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 30 Mai 1666.
Signé LOUIS.

L E T T R E CCVII.

A mon Cousin le Duc de Beaufort.

MOn Cousin, je suis fort satisfait d'avoir appris par vos Lettres & par celles du Sieur d'Infreville, la diligence avec laquelle on se met en état d'aller attaquer

quer la Flotte Angloise, qui est dans la Méditerranée, ne doutant point que vous ne sortiez les premiers jours du mois prochain, (a) comme le bien de mon Service & la réputation de mes armes le veulent absolument, & qu'avec des Vaisseaux si bien armés & de si braves Officiers, il ne se fasse en cette rencontre, des choses fort mémorables, d'autant plus que je vous ordonne de confirmer de nouveau, à tous ceux qui vous suivront en cette expédition extraordinaire, que nul ne sera sans récompense prompte & proportionnée au mérite d'un chacun. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Paris le 26 Février 1666. Signé LOUIS.

L E T.

(a) Suivant ces ordres, l'Amiral devoit aller attaquer la Flotte Angloise qui étoit dans la Méditerranée ; & après le combat, il devoit, suivant l'état où se trouveroit l'Ennemi, avec plus ou moins de vaisseaux, passer dans l'Océan, pour se joindre à la Flotte Hollandoise.

DE LOUIS XIV. 103

LETTRE CCVIII.

A mon Cousin le Duc de Saint-Simon.

CLAUDE. (a)

MOn Cousin, il suffit de savoir ce que la Reine Madame ma Mère étoit à votre bienfaiteur, pour ne pas douter que sa mort (b) ne vous ait pas été très-sensible: aussi je n'ai pas de peine à croire ce que vous m'en avez écrit, non plus que la part que vous prenez à mon extrême affliction. J'espère que Dieu me donnera la force de supporter cet accablement de douleur. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 26 Février 1666. *Signé* LOUIS.

LETTRE CCIX.

A Vivonne.

Vivonne, comme je mande présentement à mon Cousin le Duc de Beaufort que

(a) Pair de France, Chevalier des ordres du Roi, né en 1607, mort en 1693. Il avoit été fort en faveur à la Cour, sous le règne de Louis XIII.

(b) Voyez la Lettre CLXXXII.

que je trouve bon qu'il prenne dans mon Régiment de Vaisseaux tous les Officiers & Soldats qui lui seront nécessaires pour faire sortir mon Armée navale sans aucun retardement, je vous écris ce billet pour vous en donner avis, & vous assurer en même-tems que je les remplacerai aussi-tôt que j'en saurai la nouvelle; en sorte que mes Galères y trouveront ce qui leur faudra. Hâtez cependant toutes choses, afin de les mettre à la mer sans perte d'un seul moment, & m'envoyez vos sentimens sur ce que vous pourriez faire durant la prochaine campagne, soit pour obliger ceux d'Alger à me demander la paix, ou pour faire la guerre aux Anglois, (a) & ruiner leur commerce au Levant.... Commandez aussi deux Galères pour venir prendre de l'embouchure de Rhône des Barques chargées de mousquets & autres choses que je fais descen-

dre

(a) Le Roi la leur avoit déclaré le 26 Janvier pour les raisons que nous avons dites dans le Sommaire. Si cette déclaration ne servoit de rien aux Hollandois, elle fut profitable à la France. Les hostilités commencèrent par les Isles: les Anglois furent battus & chassés le 20 Avril de celle de Saint-Christophe, qu'ils partageoint avec les François.

dre de Lyon, afin de les rendre par ce moyen, plus promptement à Toulon, où elles ne sauroient arriver avec trop de diligence. A Saint-Germain le 12 Mars 1666. Signé LOUIS.

LETTRE CCX.

A mon Cousin le Duc de Saint-Aignan.

FRANÇOIS DE BEAUVILLIERS. (a)

MOn Cousin, vous avez assez de preuves de plaisir que je prens aux choses qui viennent de votre part, pour ne craindre pas que vos Lettres me puissent être

(a) Fait Chevalier des ordres du Roi en 1661, & Duc en 1663, fort avant dans les bonnes graces du Roi, homme de beaucoup de gout pour la Poësie & les fêtes galantes. Il avoit l'année précédente, acheté du Maréchal de Navailles le gouvernement du Havre de Grace, dont ce Seigneur disgracié, avoit été obligé de se défaire, aussi-bien que de sa charge de Lieutenant des Chevaux légers, qu'il vendit au Duc de Chaulnes. Voyez la Lettre CXXXIII.

La disgrâce du Duc de Navailles venoit d'une fausse imputation jetée sur sa Femme, d'avoir

être desagréables. La grandeur des services que vous m'offrez par celle du 14 Mars, n'a rien de surprenant à qui connoit votre zèle, comme je fais : j'en verrai volontiers le détail ; & quoiqu'il en soit, je ne puis que vous savoir beaucoup de gré du principe qui vous porte à des avances si peu communes. Vous en avez usé prudemment de ne rien précipiter sur les avis qu'on vous a donnés touchant quelques habitans du Havre de la Religion prétendue réformée. Ceux qui en font profession, ne m'étant pas moins fidèles que mes autres Sujets, (b) il ne faut pas les traiter avec moins d'égard & de bonte ; & si vous trouvez quelque chose parmi ceux de ladite Religion qui ne fût pas à souffrir, vous devez bien vous garder d'en faire une

d'avoir écrit à la Reine, dont elle étoit Dame d'honneur, une Lettre supposée, qui l'informoit des amours du Roi. Cette calomnie leur avoit fait perdre à tous deux leurs emplois. Leur innocence fut reconnue, & à la prière de la Reine-Mere, on rétablit le Maréchal en d'autres charges.

(b) *Louis XIV.* avoit le cœur droit. On ne peut trop détester ceux qui corrompent chez les Rois ces sentimens d'humanité.

une affaire générale, & vous contenter de prendre pour les particuliers seulement, les précautions nécessaires. Cependant je prie Dieu, &c. Ecrit à Saint-Germain en Laye le premier Avril 1666.
Signé LOUIS.

LETTRE CCXI.

A Vivonne.

Le 12 Avril 1666.

Vivonne, j'ai pourvu, par avance, aux deux points de votre Lettre du 29 du passé, & vous l'aurez pu voir par les ordres que j'ai déjà envoyés. Je suis bien-aïse d'avoir dissipé si promptement votre inquiétude ; car il étoit juste de le faire, puisqu'elle n'avoit autre cause que votre zèle pour mon service.... Je n'entens pas que mes Galères desarment ; au contraire, je mande à mon Cousin le Duc de Beaufort qu'il régle la navigation de mes Vaisseaux, en sorte que vous les puissiez joindre dans toutes les occasions de combat. Faites seulement bien comprendre à tous les Officiers qui sont sous votre charge, que j'attens des marques de leur

leur valeur dans l'attaque de la Flotte Angloise, qui ne céderont pas à celles que mes Troupes ont rendue en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Hollande; comme ils doivent se promettre aussi des recompenses de ma part, proportionnées à leur mérite; mais si vous tardez (a) seulement un jour au delà du 20 de ce mois, à vous mettre à la mer, vous ne trouverez plus les Anglois. Signé

LOUIS.

LET.

(a) Rien de ce que le Roi ordonnoit, ne fut exécuté à tems. On ne mit à la mer que le 20 de ce mois, & les Anglois s'étoient effectivement retirés. Une Flotte de 31 vaisseaux de guerre, & de huit brûlots, devoit aller se joindre dans l'Océan à celle des Hollandois; mais avant qu'elle en fût à portée, il y eut deux sanglantes batailles navales entre la Flotte des Etats & celle des Ennemis: la première le 11 Juin, elle dura quatre jours, & les Hollandois gagnèrent la victoire; mais ils furent battus à leur tour, dans un second combat livré le 4 d'Août.

DE LOUIS XIV. 109

LETTRE CCXII.

*A Monsieur de Courcelles, Lieutenant-
Général en Canada.*

Monsieur Courcelles, vous vous acquittez des fonctions de votre charge avec tant de soin & de zèle, que par le rapport qu'on m'en a fait, je reconnois, avec plaisir, qu'il ne s'y peut rien ajouter. Je n'ai donc à désirer de vous que la continuation d'une conduite si louable, touchant laquelle me remettant à ce qui vous sera mandé plus en détail par le Sr. Colbert, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 18 Avril 1666. *Signé*
LOUIS.

LETTRE CCXIII.

*A Monsieur de Tracy, mon Lieutenant
en Amerique.*

Monsieur de Tracy, j'ai vu avec une entière satisfaction, tout ce que vous avez écrit ici, pour m'informer de ce qui se passe dans l'étendue de votre charge; & quoique j'aie commandé au Sieur Colbert d'y répondre par une plus ample dépêche, à laquelle je me remets,

TOME II.

L

votre

vosre conduite est si conforme à mes intentions, & si avantageuse à mon service, que je n'ai pu m'empêcher de vous témoigner par ces lignes, le gré que je vous en fais, duquel attendant l'occasion de vous donner de meilleures marques, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain le 18 Octobre 1666. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CCXIV.

A Monsieur Tallon, Conseiller en mon Conseil d'Etat, Intendant de Justice dans toutes les Colonies Françoises en Amerique.

Monsieur Tallon, voyant par toutes les Lettres qui viennent ici des lieux où vous êtes, que la manière dont vous agissez, répond pleinement aux espérances que j'en avois conçues, j'ai bien voulu vous témoigner par ces lignes, la satisfaction que j'en ai, de laquelle ayant commandé au Sieur Le Tellier de vous assurer plus particulièrement, en vous adressant mes ordres, &c. A Saint-Germain le 18 Avril 1666. *Signé* LOUIS.

L E T

L E T T R E CCXV.

A mon Cousin le Duc de Saint Aignan.

MOn Cousin, je viens d'apprendre avec le regret que vous pouvez juger, la mort du Comte de Sery ; (a) & pour me la rendre encore plus sensible, tous les sujets que j'avois de l'aimer & de l'estimer, se présentent à mon esprit en ce moment que je vous écris. Si vous prenez autant d'interêt à ma consolation que je prens de part à votre douleur, faites un effort sur vous-même pour recevoir ce coup avec une fermeté digne de vous. Je fais que dans une si grande affliction, les biens ne sont pas capables de toucher un cœur comme le vôtre ; mais aussi je le crois trop tendre aux marques de ma bienveillance, pour ne pas sentir quelque soulagement de ce que je donne au Fils

L 2 qui

(a) Il étoit Fils aîné de ce Duc ; jeune homme de grande espérance, qui avoit donné des marques d'une bravoure extraordinaire à la bataille de Saint-Gothard. Il venoit de mourir d'une fièvre lente, âgé de 26.

qui vous reste, (b) qu'on m'a dit vouloir être d'épée, toutes les charges de son aîné. Comme je ne doute point que vos affaires ne vous obligent à désirer de venir ici dans cette conjoncture, je vous en accorde la permission ; mais vous ne devez point partir sans avoir mis auparavant dans une entière sûreté, les deux navires de ma Flotte qui sont dans la rade du Havre : c'est à quoi je vous recommande de vous appliquer avant toutes choses. Cependant je prie Dieu, &c. Ecrit à Saint-Germain en Laye le 12 Mai 1666. Signé LOUIS.

L E T T R E CCXVI.

A mon Cousin le Duc de Noailles.

MOn Cousin, vous m'avez fait plaisir de me mander le détail des forces que les Espagnols ont en Catalogne, & de m'avertir de l'état des Places que j'ai sur la

(b) *Paul de Bauvillers*, qui s'étant démis de ses bénéfices, prit le titre de *Comte de Saint-Aignan*. Le Roi venoit de lui donner la charge de premier Gentilhomme de la Chambre, qu'avoit son aîné.

la même Frontière. Je fais avancer des Troupes, qui ne tarderont pas à vous joindre, ainsi que vous pouvez voir plus particulièrement par les dépêches du Sr. de Louvois. Tenez-vous prêt seulement à bien exécuter mes ordres, lorsqu'ils seront arrivés. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 10 Juin 1666. *Signé* LOUIS.

LETTRE CCXVII.

A Monsieur le Chevalier Paul, Lieutenant-Général de mes Armées navales.

Monsieur le Chevalier Paul, la route que prend mon Armée vers les Côtes d'Angleterre, (a) vous approche de la plus grande occasion de signaler votre zèle pour la gloire de mes armes: ainsi je n'attens rien de commun d'une valeur autant éprouvée & d'une expérience à la mer aussi consommée que la vôtre. Je me remets au surplus, aux ordres qui seront

L 3

(a) Elle s'avançoit vers la Rochelle, où elle arriva vers la fin du mois suivant.

seront donnés par mon Cousin le Duc de Beaufort, qui vous témoignera plus particulièrement les récompenses que je prépare à ceux qui se distingueront par des actions extraordinaires. Et sur ce, je prie Dieu, &c. A Fontainebleau le 23 Juillet 1666.

L E T T R E CCXVIII.

A Monsieur le Duc de Beaufort.

MON Cousin, les grandes occasions que la disposition présente des affaires de la mer semble préparer à mon armée navale, ont fait désirer, avec tant d'ardeur, au Marquis de Bellefonds la permission de les aller voir, que je ne puis lui refuser cette satisfaction. (a) Je m'assure que vous n'aurez pas peu de joie de recevoir dans votre bord un Volontaire tel que lui, & qu'au reste il ne reviendra pas sans avoir été témoin de quelque glorieux

(a) Ce Marquis eut ensuite ordre de passer en Hollande, pour y concerter avec le Pensionnaire & les Commandans de leur Flotte, tout ce qui seroit nécessaire pour la jonction des deux Armées.

glorieux succès où vous aurez signalé votre valeur & votre conduite. Comme je l'ai chargé de vous dire plus particulièrement la confiance que j'ai en l'un & l'autre, je me remets à lui, & prie Dieu, &c. A Fontainebleau le 12 Août 1666.
Signé LOUIS.

L E T T R E CCXIX.

A mon Cousin le Duc de Saint-Aignan.

MOn Cousin, j'ai reçu toutes vos Lettres, & même les trois dernières, deux desquelles sont du cinq, & l'autre du sept de ce mois : il n'y en a pas une qui ne m'ait été fort agréable, n'y voyant rien qui ne réponde à ce que je me suis toujours promis de votre vigilance & de votre zèle pour le bien de mon service ; mais j'ai pris plaisir entre les autres, à celle qui parle du Vaisseau d'Ostende, l'action étant d'une hardiesse & d'une vivacité fort extraordinaire. Pour la joie que vous avez du progrès de mes armes, je n'ai pas de peine à la comprendre, non plus que l'ardeur avec laquelle vous y auriez contribué, si je vous eusse permis

permis de me suivre; mais l'obéissance à son mérite aussi-bien que la bravoure, & chaque vertu aura son tems. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 10 Septembre 1666.

L E T T R E CCXX.

*A Monsieur le Marquis de Bellefond,
mon premier Maître-d'Hôtel.*

Monsieur le Marquis de Bellefond, j'ai reçu toutes vos Lettres. Je ne vous mande rien qui regarde la mer, me remettant à ce que j'écris à mon Cousin le Duc de Beaufort, & aux ordres que je lui ai envoyés. (a) Pour les autres choses, je réserve à vous en parler lorsque vous

(a) Suivant ces ordres, la Flotte de France étoit arrivée à la hauteur de Dieppe le 23, lorsque celle de Hollande qui ne l'attendoit plus, étoit rentrée dans ses ports; & par un autre mal entendu, pendant que le Duc de Beaufort, averti qu'il alloit avoir sur les Bras toute l'armée Angloise, retournoit à Brest, les Hollandois mettoient à la voile pour l'aller joindre, quand ils apprirent la retraite, & retournerent eux-mêmes sur leurs pas.

vous ferez ici, de sorte qu'il ne me reste qu'à vous assurer, comme je le fais, de la continuation de ma bienveillance, & prie Dieu, &c. A Fontainebleu le 24 Septembre 1666. Signé LOUIS.

LETTRE CCXXI.

Pour Mr. l'Archevêque de Paris. (a)

Monsieur l'Archevêque de Paris, désirant que le mariage de mon Cousin le Comte de Montlor avec la Demoiselle de Brancas, (b) puisse être achevé au plutôt pour la part que j'y prens à la satisfaction des deux familles, je vous recommande par ce billet, de faciliter la célébration dudit mariage en tout ce qui dépendra de votre autorité, & je veux bien vous dire de plus, que vous me ferez un sensible plaisir de ne rien omettre en ce qui se peut en conscience, pour avancer cette affaire. Signé LOUIS.

A côté est écrit :

C'est Monsieur le Prince d'Harcourt,
Fils

(a) Voyez la Lettre CXIII.

(b) Dame du Palais de la Reine. Ce mariage se fit le 2 Fevrier de l'année suivante.

Fils de Monsieur le Comte de Rieux de la Maison de Lorraine, qui s'est fait appeller depuis le Comte d'Harcourt Sans date.

L E T T R E CCXXII.

Pour Monsieur de Lyonne. HUGUES. (a)

Vous rendrez demain matin à la Reine d'Angleterre (b) Mere du Roi de la Grande-Bretagne, la Lettre ci-jointe, que je lui écris, & vous lui direz aussi de ma part, que Mercredi au sortir du Palais, je ne manquerai pas d'aller vers elle, (c) pour lui confirmer les paroles que

(a) Ministre & Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères.

(b) *Henriette-Marie de France*, Fille de *Henri IV.* qui pendant les troubles d'Angleterre, quelques années avant la mort tragique de *Charles I.* son Mari, étoit revenue dans sa Patrie, & y étoit restée même après que *Charles II.* son Fils, étoit remonté sur le trône; morte en 1669. âgée de soixante ans.

(c) Après les deux batailles navales dont j'ai parlé, la Flotte Françoisse arrivée dans la Manche, n'ayant pu joindre celle de Hollande, les esprits parurent disposés à la Paix. On

que je donne par la même Lettre, & recevoir en même-tems ce qu'elle a pouvoir de me donner. *Signé LOUIS.* Sans date.

P. S. Depuis ce billet, ayant considéré que, peut-être, la Lettre du Roi d'Angleterre à la Reine sa Mere, n'est pas écrite de sa main, j'ai trouvé à propos, outre celle qui est de ma main, de vous en envoyer une qui n'en fût pas, afin que vous puissiez rendre celle qui conviendra, & user comme ledit Roi aura fait.

LETTRE CCXXIII.

A mon Cousin le Grand-Maître de Malthe.

MON Cousin, le Grand-Prieur de Champagne (a) étant parti d'ici, il y a près d'un an, pour retourner à Malthe, l'af-

On en avoit entamé des conférences à Paris au Palais Royal, près de la Reine douairière d'Angleterre; mais elles se rompirent & se renouèrent ensuite à Breda, & la Paix fut conclue le 31 Juillet de l'année suivante.

(a) *Henri d'Estampes Valençai*, depuis Grand-Prieur de France, avoit été compétiteur du Grand-

l'affection que j'ai pour vous, m'obligea de le rappeler de Marseille sur quelques avis que j'eus qu'il pouvoit avoir dessein de passer à Rome, & se joindre aux Parens du Pape, qui vous rendoient alors de mauvais offices auprès de Sa Sainteté; à présent ledit Grand-Prieur m'ayant supplié d'agréer qu'il reprit la même pensée de retourner à Malthe, pour y satisfaire à ses devoirs envers vous & envers votre Ordre, son dessein m'a paru d'autant plus justé, qu'outre que comme Religieux, rien ne lui convient davantage que d'être dans son Couvent. Les raisons que j'avois eu de le retenir, cessent désormais par les accidens qui ont changé l'état des choses. Je me suis pourtant contenté de lui dire que je vous écrirois, & qu'ayant votre réponse, que j'espère avoir bientôt, je lui déclarerai ma volonté; mais je ne doute pas que sur la dépêche dont le Grand-Prieur de France a accompagné cette Lettre, vous n'approu-
 Grand-Maître *Nicolas Cotoner*. Il paroît qu'il n'en étoit pas ami: cela changea cependant, comme le dit ici le Roi; *Valengai* retourna à Malthe, y vécut fort bien avec ce Supérieur, auquel il espiroit succéder; mais il mourut avant lui en 1678.

prouviez son retour, d'autant plus que je lui ferai entendre que s'il manquoit à vous donner toutes satisfactions dans sa conduite, je la rappellerois aussi-tôt. Cependant j'ai voulu qu'il vous fût obligé de cette grace, pour ne perdre aucune occasion de vous témoigner l'affection cordiale & l'estime singulière que j'ai pour votre Personne, priant Dieu, &c. A Paris le 16 Octob. 1666. Signé LOUIS.

L E T T R E CCXXIV.

A Notre Saint Pere le Pape.

TRès-saint Pere, le Marquis de Bethune (a) qui est sur le point d'épouser une des Filles d'honneur de la Reine, voudroit bien pouvoir conserver même dans ce mariage, une pension de quatre mille livres qu'il a sur des bénéfices, à l'exemple de feu son Pere, qui en avoit une de 20 mille livres de pareille nature. L'illustre mémoire de son Grand-Pere

(a) *François Gaston, second Fils d'Hypolite de Bethune, de la Branche de Chabris. Il épousa Marie-Louise de la Grange d'Arquien, qui avoit été Dame d'atours de la Reine-Mere.*

TOME II.

M

que

que chacun fait avoir mérité du saint Siège, en servant la France à Rome, & la valeur avec laquelle il s'est signalé lui-même contre les Infidèles dans la dernière guerre de Hongrie, parlent en sa faveur. Il se fonde néanmoins sur la générosité de Votre Sainteté avec bien plus de confiance que sur toutes ces considérations, & c'est aussi le principal fondement de cette Lettre, n'y ajoutant ma prière que pour marquer l'obligation que j'aurai de plus à Votre Sainteté de cette nouvelle grace; attendant laquelle, je lui confirme d'un cœur plein de vénération & d'amour filial pour Elle, que je suis, très-saint Pere, votre très-dévoit Fils. A Saint-Germain le 2 Novembre 1666.

En

En 1667, & 1668.

Une coutume des Pays-Bas donnoit à la Reine de France des prétentions sur cette Province, à l'exclusion de son Frere du second lit, Charles II. Roi d'Espagne. Pour éluder ce droit, on avoit exigé que Louis XIV. renoncât pour Elle & ses Enfans, à cette succession, au moyen d'une dote considérable qui ne fut point payée. Cette condition n'étant point remplie, & d'ailleurs cette renonciation estorquée couvrant des vues préjudiciables à la France, le Roi entreprit cette année la conquête de la Flandre, & s'empara d'une grande partie. L'hiver suivant, la Franche-Comté subit le même sort. Cette guerre finit par le Traité d'Aix-la-Chapelle. Les Vil-

les de Flandre resterent à la France, l'autre Province fut rendue. Le Pape, qui s'étoit beaucoup intéressé à cette Paix, envoya un Légat à latere pour la cérémonie du baptême du Dauphin, & accorda des indulgts. Le Roi sollicita aussi une dispense, qui permît à la Reine de Portugal d'épouser le Frere de son Mari, pour des raisons dont on parlera dans les Remarques.

L E T.

DE LOUIS XIV. 125

LETTRE CCXXV.

A Colbert. (a)

*Au Camp de Peronne de Val, près Binche,
premier Juin 1667. (b)*

J'Ai reçu votre billet d'hier; nous ferons demain à Charleroy, (c) & j'y séjournerai; mais les Troupes que j'ai, étant fort fatiguées du mauvais tems, de la longueur de nos marches, j'envoie ordre à Duras (d) de détacher de celles qui

M 3

sont

(a) *Jean-Baptiste, Ministre & Contrôleur-Général.*

(b) *Le Roi étoit entré en Flandre le 16 Mai avec trois Corps d'armée; il en commandoit un, ayant sous lui le Maréchal de Turenne; les Maréchaux de Cregui & d'Aumont commandoient les deux autres. On prit cette campagne douze Places, & on remporta une victoire.*

(c) *Le lendemain de la date de cette Lettre, le Roi entra dans cette Ville, dont les Ennemis avoient fait sauter les fortifications; il les fit aussitôt rétablir.*

(d) *Voyez la Lettre CCLVII.*

sont sous son commandement, de sorte qu'il faudra nous y amener les farines de Rocroy. Mon intention est de conserver le poste à Charleroy, & le soin que vous prendrez de disposer toutes choses pour en réparer les fortifications, me sera agréable. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CCXXVI.

Au Marquis d'Humières. LOUIS DE
CREVAN. (a)

Au Camp devant Tournay le 14 Juin (b)
1667, après-midi.

COMME il est inimaginable de prendre le Château de Tournay, & qu'il n'importe pas de l'avoir un jour plutôt ou un jour plus tard, je désire que vous conserviez le plus qu'il se pourra, les Troupes qui l'attaqueront; que pour cet effet, vous vous contentiez de faire aujourd'hui une batterie pour quatre pièces,

(a) Maréchal en 1668, mort en 1694.

(b) Cette Ville fut prise le 26.

DE LOUIS XIV. 127

ces, que je mande au Sieur de Saint-Hilaire de vous mener incessamment, & que vous teniez cependant votre monde à couvert pour les fascines. Il ne faut qu'en demander aux deux Régimens que vous avez dans votre quartier, lesquels étant dans les bons, en feront avec facilité, & n'auront pas loin à les porter.
Signé LOUIS.

LETTRE CCXXVII.

Au Maréchal de Gramont. ANTOINE. (a)

A Douay le 24 Juillet 1667. (b)

MOn Cousin, ce que vous m'avez écrit sur la prise de Courtray, (c) m'a plus touché le cœur par la connoissance que j'ai du vôtre, que ne feront les louanges les plus equises de l'histoire, bien que j'espère que cette conquête ne fermera

(a) Maréchal en 1641, mort en 1678.

(b) Le Roi avoit pris cette Ville & le Fort de l'Escarpe le 6 de ce mois.

(c) Le Maréchal d'Aumont s'en étoit rendu maître le 8.

mera pas votre campagne. Vous n'avez pas besoin d'attendre de semblables occasions pour me faire votre cour par le moyen de vos Lettres ; il suffit qu'elles soient de vous pour être agréablement reçues, & vous le croirez, sans réplique, si vous jugez aussi sainement de l'affection & de l'estime particulière que j'ai pour vous, que je suis persuadé de votre zèle pour mon Service & de votre tendresse pour ma Personne. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CCXXVIII.

A Notre Saint Pere le Pape. JULES
ROSPIGLIOSI CLEMENT IX. (a)

TRès-saint Pere, ce que j'ai demandé le plus ardemment à Dieu dans toutes les vacances du saint Siège, & ce que j'avois principalement souhaité dans ce dernier Conclave, se trouve heureusement accompli par l'exaltation de Votre Sainteté au souverain Pontificat ; & comme mes desirs l'avoient prévu par une haute

(a) Elu le 20 Juin de cette année, mort en 1669.

haute & véritable estime de son rare mérite, (b) conçue depuis long-tems, je me tiens heureux de ce que mes soins & le concours de mes acclamations, aussi-tôt qu'on l'a proposée, n'ont pas été inutiles pour en assurer le succès. J'y suis d'ailleurs d'autant plus sensible, qu'il ne pouvoit rien arriver de plus avantageux à l'Eglise, dont l'interêt absolument a fait tout le mien en cette rencontre ; car je fais ce que toute la Congrégation des Fidèles doit attendre pour la conduite des lumières de votre Sainteté, comme pour son édification ; enfin, ce qu'on peut se promettre pour le bien de la Religion, de la capacité & de l'application d'un Pape, pour l'élection duquel on s'est visiblement déclaré avec un applaudissement si général.

Je regarde déjà comme un monument bien digne de l'amour paternel de Votre Sainteté, l'empressement avec lequel Elle donne ses premiers soins au repos de la Chrétienté ; & j'ai reçu, avec vénération, ce qu'elle a bien voulu m'écrire Elle-même, & ce qu'Elle m'a fait dire

(b) Ce Pontife en avoit effectivement beaucoup ; il étoit généralement estimé.

dire par le Sieur Evêque d'Andrinople son Nonce auprès de moi, pour m'inviter non-seulement à la paix, mais aussi à une suspension d'armes qu'Elle considère comme le premier pas pour assurer à la perfection de ce grand ouvrage. Je puis dire même que ses exhortations ont trouvé en moi toutes les dispositions qu'Elle pouvoit désirer, les ayant toujours eues, & étant toujours prêt à seconder les justes intentions de Votre Sainteté pour la tranquillité publique, & à lui donner la joie de voir arrêter par son entremise, l'effusion d'un sang que sa tendresse paternelle voit avec tant de douleur, couler du sein de ses enfans ; mais pour lui faire mieux connoître la sincérité de mes sentimens, je n'ai qu'à la faire souvenir de ceux dont je me suis déjà expliqué. Elle est informée que j'ai apporté dans tous les tems, pour lier la négociation de la Paix, (c) des obstacles qui ont

(c) Le Roi avoit effectivement fait faire à la Cour d'Espagne plusieurs propositions d'accommodement, qui avoient été rejetées : cependant les sollicitations du Pape & les mesures que prenoient les autres Puissances, contraignirent

ont été formes, & Elle fait aussi qu'autant qu'il dépendoit de moi, j'ai mis depuis long-tems mes Ambassadeurs en état de la reprendre: ainsi Elle jugera, sans doute, que c'est auprès de mes Ennemis qu'Elle a besoin présentement d'exercer le saint zèle qui l'anime. Cependant je ne puis voir, sans admiration, qu'il soit capable de la vouloir faire exposer aux fatigues d'un long voyage, lorsqu'Elle croiroit pouvoir contribuer par sa présence & par son action en personne, au repos de la Chrétienté; mais j'espère que Dieu lui inspirera des pensées si dignes d'Elle, qu'Elle donnera à ses seules paroles, portées par ses Ministres, toute la force nécessaire pour faire réussir sa médiation, & de ma part je n'oublierai rien pour répondre en ce point comme en toutes les autres occasions qui se présenteront, à l'amitié de Votre Sainteté envers moi, pour lui témoigner le respect filial avec lequel je suis, très-saint Pere, votre très-dévoit Fils. *Signé LOUIS.*

L'ÉT
 contraignirent enfin les Espagnols à reprendre les négociations à Aix-la-Chapelle vers la fin de cette année. Cette Lettre sans date, précéda donc de quelque tems ces conférences.

L E T T R E CCXXIX.

Au même.

TRès-saint Pere, la Lettre que je viens d'écrire à Votre Sainteté pour le dégagement de ma Cousine la Princesse de Nemours, (a) est si précise & si ample, que je pourrois m'en contenter ; mais comme c'est une affaire que j'ai extrêmement à cœur, je crois la devoir recommander encore à Votre Sainteté par ces lignes de ma propre main, la suppliant de regarder la grace que je lui demande comme une des plus sensibles

(a) *Marie-Elisabeth*, seconde Fille de *Charles-Amedée*, le dernier de la Branche de *Savoie Nemours*, élevée en France, avoit été mariée en 1666. à *Alphonse IV.* Roi de Portugal. Ce Prince, que ses mauvaises inclinations & les suites de ses débauches avoient également rendu incapable de regner, & d'avoir des enfans, venoit d'être enfermé, & son mariage déclaré nul. Il avoit aussi-tôt abdiqué la couronne en faveur de son Frere *Don Pedre. Louis XIV.* à la sollicitation des Grands de Portugal qui estimoient cette Princesse, & pour

fibles preuves que je puisse recevoir de sa bonté paternelle, dont je ne puis qu'attendre les effets avec confiance, étant, très-saint Pere, votre très-dévoit Fils, LOUIS. A Paris le 19 Janvier 1668.

L E T T R E CCXXX.

A mon Cousin le Prince de Condé.

MOn Cousin, je viens d'apprendre avec la joie que vous pouvez juger, la prise de Bezançon, (a) & celle du Château

pour mieux conserver l'alliance récemment faite avec cet Etat, demandoit au Pape une dispense, pour que la Duchesse pût épouser Don *Pedre*. Cette affaire traînoit depuis quelque tems à Rome; enfin, le Cardinal *Vendôme*, Oncle de cette Princesse, accorda cette dispense en vertu du pouvoir que sa qualité de Légat en France lui donnoit, & ce mariage se fit au mois de Mars de cette même année. Les Rois de Portugal depuis ce tems, sont *Pierre II. Jean V. & Joseph-Emanuel*, regnant.

(a) Sur la fin de l'année précédente le Roi avoit proposé la Paix aux Espagnols, aux

teau de Salins. (b) Un si heureux commencement ne nous promet pas de moindres suites que la conquête de tout le reste de la Franche-Comté. (c) Sur
 quoi

conditions de lui laisser ce qu'il venoit de conquérir en Flandre, ou de lui céder la Franche-Comté, ou quelque autre équivalent. Pressé, comme on a vu, par le Pape & par les autres médiateurs, il avoit offert une suspension d'armes de trois mois : les Ministres d'Espagne avoient rejeté, avec raillerie, cette trêve, qu'ils disoient forcée, vu la rigueur de la saison où on entroit. *Louis XIV.* piqué, voulut faire voir que l'hiver n'engourdissoit pas la valeur des François : la conquête de la Franche-Comté fut aussi-tôt résolue, & préparée avec une diligence admirable pendant le mois de Janvier, & le mois suivant suffit pour soumettre toute cette Province. Le *Grand Condé*, dont la bravoure languissoit depuis long-tems dans l'inaction ; eut beaucoup de part à la gloire de cette rapide expédition. Le Roi lui fait ici compliment sur la prise d'une des plus fortes Places du Pays, qu'il avoit reduite en deux jours : c'étoit le 7 Février que le Prince de *Condé* la soumit.

(b) *Mr. de Luxembourg* venoit aussi de se rendre maître de cette Place.

(c) *Dole* s'étoit rendue au Roi le 14, & *Gray* suivit cet exemple le 19. Enfin, la paix se

quoi me remettant au Sieur de Louvois à vous écrire plus en particulier, je prie Dieu, &c. Au Camp devant Gray le 8 Février 1668. Signé LOUIS.

LETTRE CCXXXI.

A Notre Saint Pere le Pape.

TRès-saint Pere, je rends grâces à Votre Sainteté, avec les sentimens les plus vifs d'une parfaite reconnoissance, de la bonté qu'Elle a eue de déclarer mon Cousin le Cardinal de Vendome son Légat à latere, pour tenir mon Fils en son nom, sur les sacrés Fonts de Baptême. Je m'en retourne en diligence pour lui donner lieu d'accomplir sa légation, & pour en accroître les honneurs, s'il est possible, plutôt que de retrancher de ceux qui furent faits en pareils cas au Cardinal de Joyeuse. (a) Et quoique

N 2

j'aie

se fit à Aix-la-Chapelle le 2 de Mai, aux conditions dont j'ai parlé dans le Sommaire.

(a) François de Joyeuse, Fils de Guillaume II. Maréchal de France sous le regne de Henri

j'aie quelque sujet d'être content du succès de mes armes en ce Pays, je paroïs moins touché de cette joie, que rempli de confiance en l'effet des bénédictions que Votre Sainteté verse si abondamment sur moi & sur les miens, par son bref du 16 Janvier, auxquelles je la supplie de croire que je ne manquerai jamais de répondre avec la vénération & le zèle que doit votre très-dévoit Fils.
Signé LOUIS. Au Camp devant Gray
 le 18 Février 1668.

L E T T R E CCXXXII.

*A Monsieur Rouillé, Conseiller en mon
 Conseil d'Etat, Intendant de Pro-
 vence.*

JE suis fort content du don gratuit de l'Assemblée des Communautés de Provence, & plus encore de l'émulation avec laquelle vous avez témoigné que tous ceux qui la composent, ont signalé leur

Henri IV. Ce Prélat avoit de même tenu *Louis XIII.* sur les Fonts, au nom du Pape *Clément VIII.*

leur zèle, en délibérant sur cette affaire. Vous pouvez les assurer de la satisfaction que j'en ai, qui ne diminuera pas mon affection pour la Province, & vous devez croire aussi en votre particulier, que je vous fais pas moins de gré des services que vous me rendez, de la continuation desquels me promettant que j'aurai toujours plus sujet de me croire, je prie Dieu, &c. Ecrit à Saint-Germain en Laye le 6 Juin 1668. Signé LOUIS.

LETTRE CCXXXIII.

A Monsieur le Duc de Mazarin.

MOn Cousin, j'ai été bien-aïse de voir par votre Lettre du 11 de ce mois, le détail de la bonne conduite des Etats de Bretagne envers moi. Vous les assurerez de ma part, qu'il ne se peut rien ajouter à la satisfaction que j'en ai, & qu'après avoir ouï leurs Députés, je n'ai pas de peine d'oublier les fautes des particuliers, pour ne me souvenir que du zèle que la Province en général a toujours eu pour mon service. Vous témoignerez aussi à tous ceux dont vous me

parlez dans la même Lettre, que je leur fais le gré qu'ils méritent de vous avoir si bien fécondé, & vous jugerez assez par-là que je ne suis pas moins content de la manière avec laquelle vous en avez agi vous-même. Au surplus, je me remets aux ordres que j'ai donnés d'ailleurs touchant votre Gouvernement, à l'exécution desquels ne doutant point que vous n'apportiez à votre accoutumée, toute l'application que je puis désirer, je prie Dieu, &c. A Paris le 11 Novembre 1668.
Signé LOUIS.

L E T T R E CCXXXIV.

A Notre Saint Pere le Pape.

TRès-saint Pere, mon Ambassadeur, auprès de Votre Sainteté m'ayant donné avis des Indults (a) qu'Elle a bien voulu m'accorder, j'en ai senti d'abord en mon cœur les mouvemens les plus vifs de reconnoissance, Maintenant je la remercie, avec la révérence que je dois, de cette
nou-

(a) C'est, en général, une permission de nommer à certains bénéfices.

nouvelle marque de son affection paternelle, l'assurant que la justice avec laquelle il sembloit que je pouvois la prétendre pour le bien même de votre Eglise, n'affoiblira point le ressentiment que j'en aurai toute ma vie, & que j'irai toujours, avec soin, au-devant des occasions de lui en rendre des preuves très-sensibles; enfin, non-seulement je connois le mérite de cette grace par son propre point, & par elle-même, mais aussi je la mets à tel prix par la considération de la main dont je la reçois, que je bénis à présent les refus de son Prédécesseur, qui sont cause que je la tiens de Votre Sainteté. Au reste, je ne doute pas que mon Cousin le Cardinal de Vendome, son Légat à latere, ne l'ait informée de ce qui s'est passé, au Baptême de mon Fils, & j'ose croire qu'Elle est satisfaite des honneurs qu'on a rendus à la dignité de son caractère. Au moins, je puis l'assurer que s'il y a manqué quelque chose, c'est par la seule raison qu'on ne m'en aura pas averti, n'ayant jamais rien souhaité plus passionnément que de signaler, avec éclat, dans cette cérémonie, ma dévotion

I

tion envers le saint Siége, & mon zèle,
mon amour filial & ma vénération pour
la Personne de Votre Sainteté, étant avec
ces sentimens, très-saint Pere, votre très-
dévot Fils. *Signé* LOUIS. A Saint-Ger-
main en Laye le 15 Novembre 1668..



En

En 1669, & 1670.

Quoique ce Recueil ne donne que très-peu de Lettres datées de ces deux années, & dans lesquelles il n'est fait mention d'aucune affaire importante, je dirai cependant un mot de ce qui se passa de plus mémorable. Ce fut malheureusement sans succès que quantité de Noblesse Françoisse courut se signaler ou périr au siège de Candie. Cette Ville après deux ans de résistance, succomba sous les efforts du Turc. Le Duc de Lorraine aussi peu tranquille qu'heureux, fut dépouillé de ses Etats, & se sauva en Allemagne. Le Roi apprenant la ligue entre l'Empereur, l'Espagne & la Hollande, prit des mesures pour punir cette République de sa conduite peu respectueuse à son égard.

L E T.

L E T T R E CCXXXV.

*A ma Cousine la Duchesse Electrice de
Bavière. HENRIETTE-ADELAÏDE
DE SAVOYE. (a)*

MA Cousine, en recevant votre Lettre, j'ai senti des mouvemens de joie qui ne se peuvent exprimer, voyant la part que vous me conservez toujours en votre chere amitié, laquelle m'est d'autant plus chere, qu'il ne se peut rien ajouter à celle que j'ai pour vous. Je m'assure que par le rapport du Pere Paignany, vous connoîtrez assez que sa mission m'a été fort agréable; car non seulement j'ai été bien aise d'entendre les choses qu'il m'a dites en votre nom, mais j'ai pris d'ailleurs un grand plaisir à m'entretenir avec lui pour son mérite personnel qui se fait remarquer d'abord. Je laisse entièrement le surplus à sa vive voix, pour me réjouir avec vous de votre convalescence,

(a) Femme de l'Electeur *Ferdinand Wolfgang*, Bisayeul de l'Electeur d'à présent.

cence, dont la nouvelle m'a épargné de grandes inquiétudes; & pour vous remercier aussi du compliment que vous me faites touchant mes deux petites Cousines, (b) auxquelles engageant, de bon cœur, les mêmes affections que vous devez attendre de moi en votre particulier, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 19 Janvier 1669. Signé LOUIS.

L E T T R E CCXXXVI.

A Monsieur le Chevalier Paul, Lieutenant en mes Armées.

Monsieur le Chevalier Paul, j'avois refusé toutes les pensions qu'on me proposoit de mettre sur l'Abbaye que je vous ai donné; mais puisque vous désirez vous même qu'il y en ait une de 2000 livres en faveur du petit Paul, je veux bien vous accorder cette satisfaction, m'assurant qu'avec le tems, il se rendra digne de la grace que je lui fais par avance à votre recommandation. Vous pouvez donc

(b) Dont l'ainée *Marie-Anne-Victoire* épousa le Dauphin en 1680, & mourut en 1690.

donc sur ce fondement, prendre vos mesures du côté de Rome. Et cependant je prie Dieu, &c. A Saint Germain le 12 Juin 1669. Signé LOUIS.

L E T T R E CCXXXVII.

A mon Cousin le Duc de Montausier.
 SAINTE-MAURE. (a)

MOn Cousin, j'ai vu votre Lettre du 3. de ce mois ; il n'y a nulle apparence aux avis que vous avez reçus touchant la Ville de Dieppe, les Anglois n'étant point en état de rien entreprendre sur terre ; (b) mais comme les réparations que vous

(a) Pair de France, Gouverneur de la Normandie & de la Saintonge, fait cette année-là Gouverneur du Dauphin, mort en 1690.

(b) Le Roi étoit parvenu à détacher le Roi d'Angleterre de la triple Alliance, par l'entremise de Madame la Duchesse d'Orléans. Cette négociation fut d'abord tenue fort secrète. Le Roi, sous prétexte de visiter ses nouvelles

vous proposez, sont toujours bonnes à faire, j'ai commandé qu'on y envoie l'Ingénieur Gobert, qui dressera son procès verbal de visite des lieux, & après je donnerai mes ordres, je ferai changer aussi la vieille poudre, quand il en viendra de nouvelle. Je choisis le Sieur Fontenoy pour commander dans Charleroy, lui ayant permis de se défaire d'un Enseigne qu'il avoit dans mon Régiment des Gardes. Je lui recommanderai le bon ordre dans la Garnison, tant de la Ville, que du Fauxbourg. Cependant sur ce que vous dites que ces Troupes-là, ni les autres qui sont en Normandie, ne vous ont écrit ni envoyé personne, & que vous ne savez pas si c'est mon intention, je vous déclare que j'en tens qu'il en soit usé avec vous, comme avec les précédens Gouverneurs de la Province, sans vous retrancher un seul des devoirs qui leur ont

nouvelles conquêtes, y mena toute sa Cour : la Duchesse étoit de ce voyage, & passa à Londres, seignant que la proximité lui faisoit naître la pensée d'aller rendre visite à son Frere. Cette Princesse repassa la mer le 12 Juin, & mourut le 30 fort regrettée.

ont été rendus. Au reste, je veux absolument que les taxes soient exécutées sans délai. Avant que de les envoyer, j'ai examiné toutes choses; ainsi rien ne doit empêcher qu'on n'y apporte la diligence & la ponctualité que je désire. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint Germain en Laye le 16 Novembre 1670. Signé
LOUIS.

En

En 1671. & 1672.

Le Roi donne quelques ordres à ses Officiers de Terre & de Mer, loue & recompense leurs actions, presse le Roi d'Angleterre de conclurre & d'effectuer le Traité d'union déjà projeté ; il s'assure de la Neutralité de l'Empereur : tout cela regarde ce qu'il alloit entreprendre contre la Hollande, & ce qu'il exécuta avec une rapidité de succès qui étonna toute l'Europe. Les uns disent que cette République dut sa liberté à la modération de Louis XIV. qui ne vouloit que lui faire connoître qu'il pouvoit la lui ravir : d'autres disent que sans la sottise ambition d'un Ministre qui vouloit se rendre nécessaire en prolongeant

O 2

cette

cette guerre, cet Etat dénué de toute forteresse, auroit été contraint de subir le joug.

L E T T R E CCXXXVIII.

A mon Cousin le Marquis de la Valière.

Monsieur le Marquis de la Valière, j'ai appris que vous n'aviez que 130 Cavaliers dans la Compagnie que vous commandez, parmi lesquels même il y en a qui pourroient être meilleurs. Comme tous ceux qui sont revenus, & qui valaient quelque chose, ont des charges ou sont dans mes Gardes, j'en ferai lever 70 pour vous joindre dans quelque tems; afin que par ce moyen, votre nombre soit complet. Vous vous aiderez de votre côté le mieux qu'il vous fera possible, pour augmenter ce qui vous reste, & pour le perfectionner.

Par un règlement général, j'ai retranché toutes les pensions des Officiers qui sont employés, comme les payant d'ailleurs; mais si je trouve à propos d'en rétablir

D E L O U I S XIV. 149

tablir quelques-unes, je me souviendrai de ceux que vous me recommandez. Cependant je prie Dieu, &c. A Paris le 2 Janvier 1671. Signé LOUIS.

L E T T R E CCXXXIX.

A Monsieur le Chevalier d'Hautefeuille, Capitaine-Lieutenant de ma Compagnie des Gendarmes Ecoffois.

LE mémoire ci-joint vous apprendra mon intention touchant la distribution de la Gendarmerie sur mes Vaisseaux. J'y ajoute seulement que si mon Cousin le Duc de Monfort, à qui j'en envoie un pareil, y trouve quelque chose à changer, vous devez exécuter ce qu'il ordonnera, sans vous arrêter audit mémoire. Je vous recommande au surplus, de ne rien oublier de ce qui dépendra de vous; afin que l'embarquement se fasse sans confusion, & sans perdre un moment de tems. Quant au démêlé qui est arrivé entre deux de mes Gardes, comme ces sortes d'accidens sont de très pernicieuse conséquence, on ne sauroit y pourvoir

avec trop de sûreté, & en de semblables rencontres il ne faut épargner personne. Je prie Dieu, &c. A Paris le 12 Mars 1671. *Signé* LOUIS.

L E T T R E CCXL.

Au Roi de la Grande-Bretagne.

Monsieur mon Frere, m'étant expliqué au Sieur d'Igby de tout ce que j'avois à dire sur la Lettre qu'il m'a rendue de votre part, & sur la proposition qu'il m'a faite en votre nom, il seroit inutile d'étendre encore ici la même réponse. Je me remets donc à lui & à ce que j'ai chargé mon Ambassadeur de vous dire, & je m'assure qu'après avoir entendu le rapport de l'un & la créance de l'autre, vous ne demeurerez pas moins persuadé de ma facilité, de ma candeur & de ma bonne foi, que je suis de la sincérité de vos intentions, & de la fermeté de votre parole, (a) y ayant une confiance à laquelle

(a) Comme nous avons vu que *Charles*, à la sollicitation de sa Sœur la Duchesse d'Orléans, avoit promis de renoncer à la triple Alliance,

quelle il ne se peut rien ajouter, non plus qu'à l'amitié & à l'estime avec laquelle je suis, Monsieur mon Frere, votre affectionné Frere. Signé LOUIS. A Versailles le 14 Mars 1672.

L E T T R E CCXLI.

Au Sérénissime Empereur. (a)

Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, au premier avis que j'eus de la mort de ma Nièce l'Archiduchesse, (b) je rendis à V.M. ce que j'ai toujours reçu d'Elle en pareille occasion : la Lettre m'ayant liance, & de se déclarer contre la Hollande, il paroissoit hésiter depuis la mort de cette Princesse qu'il aimoit beaucoup, & qu'on soupçonnoit avoir été empoisonnée.

(a) Il avoit épousé en 1666. *Marie-Thérèse d'Autriche*, Fille du second lit de *Philippe IV.* Roi d'Espagne. Leur contract de mariage s'étoit fait deux ans auparavant. Voyez les remarques sur la Lettre CXVI. Mais on dit que la guerre des Turcs en avoit retardé la célébration.

(b) Morte quelques jours après sa naissance, dans le mois de Février : elle se nommoit *Marie-Anne-Joseph*.

m'ayant depuis confirmé cette fâcheuse nouvelle, je satisfais aux devoirs accoutumés entre nous, en témoignant derechef à V. M. la part que je prens à sa douleur. Je prie Dieu de lui donner toute la consolation que je lui ai ci-devant demandée pour moi-même, quand il m'a visité de la sorte, & de favoriser au surplus, l'accomplissement de ses justes desirs, étant très-sincèrement, Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, &c.
Signé LOUIS. A Versailles ce 26 Mars 1672.

L E T T R E CCXLII.

Au Roi de la Grande-Bretagne.

Monsieur mon Frere, la confiance que je vais prendre, vous sera un nouvelle marque de l'entière satisfaction avec laquelle je regarde le nouveau lien d'amitié qui nous unit dans le Traité que nous venons de conclurre pour nos communs interêts. (a) Plus la conduite du Sieur de Montaigu, votre Ambassadeur, a
 (a) On prétend que les conditions de ce Traité qu'on tenoit fort secret, étoient de se partager

D E L O U I S XIV. 153

a répondu à tout ce que vous deviez attendre de l'occasion des ordres que vous lui aviez donnés, & plus Elle a été conforme à ce que je pouvois désirer d'une entremise aussi sage & aussi affectionnée que la sienne ; plus je crois juste qu'il lui demeure un témoignage honorable du grand ouvrage que vous avez bien voulu lui confier : ne pouvant y contribuer par moi-même, je vous conjure de me mettre en état de le pouvoir faire, en m'accordant la faveur que je vous demande pour lui : je fais qu'elle est considérable ; (b) mais aussi je fais que vous serez bien aise en récompensant ce fidèle Ministre, de m'accorder cette faveur, étant très sincèrement, Monsieur mon Frere, votre affectionné Frere. *Signé*
LOUIS. A Versailles le 28 Mars 1672.

LE T-
partager les conquêtes, & de ne faire ni Paix, ni Trêves sans un consentement mutuel. Le Roi s'ouvrit encore un passage en Hollande par d'autres Traités, négociés dès l'année précédente, & conclus durant celle-ci avec l'Electeur de Cologne, l'Evêque de Munster, & autres Princes d'Allemagne.

(b) C'étoit le commandement de la Flotte d'Angleterre sous le Duc d'York, qui en étoit Amiral.

L E T T R E CCXLIII.

A mon Cousin le Cardinal Althiery.

ALBERT PALUZZI. (a)

MON Cousin, la résolution que notre Saint Pere a bien voulu prendre de déclarer la promotion de mon Cousin le Cardinal d'Estrées, (b) ne me touche pas seulement comme l'accomplissement d'une grace que j'ai ardemment désirée : ce que vous y avez contribué, m'est un consentement à part, voyant par-là que les sentimens d'affection & d'estime que j'ai toujours eu pour vous, vont reprendre leur cours ordinaire. Soyez persuadé qu'ils sont tels que vous pouvez souhaiter, & même qu'à présent je vous tiens compte de vos offices pour le Chapeau de mon Cousin le Cardinal de Bonzy ; ce qu'il y avoit eu de changé dans l'ordre de la promotion, étant rectifié pleinement

(a) Cardinal, Patron & Camerlingue, d'une famille adoptée par le Pape *Emile-Altieri*, dit *Clément X.* élu en 1670. *Clément IX.* étoit mort sur la fin de l'année 1669.

(b) *César*, Frere du Vice-Amiral.

DE LOUIS XIV. 155

nement par cette dernière marque de vos
soins à me complaire. Je me remets au
surplus, à mon Ambassadeur, qui vous
remerciera plus particulièrement en mon
nom, & je prie Dieu, &c. Au Camp
devant Rhimberg le 6 Juin 1672. Signé
LOUIS.

LETTRE CCXLIV.

*A mon Cousin le Cardinal Rospi-
gliosy. (a)*

MON Cousin, de tant de soins que
vous avez pris de m'obliger, nul ne m'a
été plus sensible que la manière dont vous
en avez usé touchant le Chapeau de mon
Cousin le Cardinal d'Estrées. Vous avez
porté votre zèle pour ma satisfaction à
tel point, que vous auriez eu peine à le
signaler avec plus d'éclat sous le Ponti-
ficat de Clément IX. d'immortelle mé-
moire. Ne pouvant exprimer par ma
Lettre la moindre partie de mon ressenti-
ment, j'ai chargé mon Ambassadeur d'y
suppléer de vive voix. Je me remets donc
à lui, & je prie Dieu, &c. Au Camp de-
vant

(a) Neveu du Pape défunt.

vant Rhimberg le 6 Juin 1672. Signé
LOUIS.

L E T T R E CCXLV.

A mon Cousin le Cardinal Boromio.

MOn Cousin, j'ai vu par les dépêches de mon Cousin le Cardinal d'Estrées, l'application avec laquelle vous avez agi dans ces derniers tems, pour faciliter la déclaration de sa nomination, je dis de sa promotion ; & comme cette affaire m'a toujours été à cœur à tel point qu'on n'y pouvoit contribuer rien qui ne me fût fort sensible, j'ai bien voulu vous témoigner par cette Lettre écrite de ma main, le gré que je vous en fais, & recommencer par cette voie à vous assurer de ma bienveillance. Je suis bien-aise même de vous dire que cette déclaration ayant redressé ce qu'il y avoit eu de changé dans l'ordre de celle de mon Cousin le Cardinal de Bonzy, je la regarde à présent comme une agréable marque de votre affection envers moi, qui prie Dieu, &c. Au Camp devant Rhimberg le 6 Juin 1672. Signé LOUIS.

L E T-

LETTRE CCXLVI.

A Monsieur le Comte d'Estrées, Vice-Amiral. JEAN. (a)

Monsieur le Comte d'Estrées, j'ai bien voulu vous écrire cette Lettre de ma main, pour vous témoigner la satisfaction que j'ai de votre bonne conduite dans cette campagne, (b) & pour vous faire

(a) Fils du feu Maréchal François Annibal I. Duc d'Estrées. Jean étoit Vice-Amiral depuis deux ans : il fut fait Maréchal de France en 1681, & mourut en 1707. Le Duc de Vermandois, Fils légitimé de Louis XIV. remplaçoit le Duc de Beaufort avec le titre de Grand-Amiral. Ce Prince mourut en 1683, âgé de 16 ans.

(b) Les Rois de France & d'Angleterre avoient ensemble inopinément déclaré la guerre à la Hollande le 7 Avril. Leurs Flottes s'étoient jointes pour attaquer celle des Etats, qui les prévint, & leur présenta le combat le 7 Juin. Il fut sanglant & opiniâtre de part & d'autre, & la perte à peu près égale. Les Hollandois ne s'étoient pas défendus de même par terre : le Roi étoit entré dans leur

faire savoir qu'ayant résolu de renvoyer à la mer une escadre considérable, je vous en ai destiné le commandement par une pure préférence de confiance & d'estime. Je m'assure que vous n'aurez pas de peine à vous conformer à mon choix, puisqu'outre l'importance du service qu'il s'agit de me rendre, cette preuve de votre zèle me sera très-agréable. Je me remets au surplus, à la Lettre contresignée par le Marquis de Seignelay, qu'il vous envoie par mon ordre, & prie Dieu qu'il, &c. A Saint-Germain en Laye le 24 Novembre 1672. *Signé* LOUIS.

Pays avec trois armées, & au tems de la date de cette Lettre, il leur avoit enlevé environ vingt-deux Places.

L E T T R E

L E T T R E CCXLVII.

A mon Cousin le Duc de Saint-Aignan.

MON Cousin, vous m'avez fait plaisir de me mander par ce Gentilhomme, ce que vous avez découvert du dessein de la personne nouvellement arrivée au Havre : il est bon de la faire observer, pour être averti de tout ; mais il ne faut pas l'empêcher d'exécuter sa commission, ni la compagnie qu'elle attend, d'aller où il lui plaira : au contraire, il ne faut pas que vous fassiez semblant de rien voir. (a) Le Sieur Colbert n'a pas été aussi régulier à répondre à toutes vos dépêches, qu'il est à m'en rendre compte : cela ne vient que de la multitude d'affaires dont il est quelquefois sur-

(a) C'est ici, selon toute apparence, une découverte des premières trames du complot de *la Traumont*, Gentilhomme Normand, qui avoit dessein pour rétablir sa fortune délabrée, délivrer quelques Places de Normandie aux Hollandois : il engagea dans cette trahison, trois autres personnes, qui périrent sur l'échafaut.

chargé, & de la confiance que j'ai en votre bonne conduite, à laquelle j'ai cru pouvoir suppléer en cette conjoncture au retardement de mes ordres. Mettez-vous donc l'esprit en repos, & croyez que votre ponctualité à m'informer de ce qui se passe dans votre Gouvernement, me sera toujours fort agréable. A Saint-Germain en Laye le 25 Novembre 1671.
Signé LOUIS.

L E T T R E CCXLVIII.

Au Sérénissime Empereur.

Monsieur mon Frere & très-aimé Cousin, bien que l'amitié si étroite qui est entre nous, & la juste confiance que je dois prendre dans les liaisons réciproques sur lesquelles nous avons pris soin de l'affermir (a) me dussent faire ajouter peu de foi aux bruits qui mêlent Votre Majesté dans les mesures que l'on sup-

(a) Ces liaisons réciproques étoient un Traité de Neutralité pendant la guerre présente, auquel les troubles de Hongrie avoient obligé *Leopold* de consentir.

pose

pose se former dans l'Empire contre mes intérêts ou contre ceux de mes Alliés, j'ai cru qu'il étoit de mon affection pour vous, & de la sincérité exacte que je garde dans toutes mes actions & dans mes paroles, de faire connoître particulièrement mes sentimens à V. M. dans la conjoncture présente: c'est dont je charge le Chevalier de Gremonville, (b) & je ne doute point que lorsqu'il aura encore fait connoître à N. M. combien je continue à observer religieusement le Traité d'Aix-la-Chapelle & ceux de Westphalie, & que mon intention est toujours de maintenir le repos de l'Empire, même d'en procurer les avantages dans la guerre que j'ai été obligé d'entreprendre

(b) Les Hollandois presque réduits à leur seule Capitale, que ses inondations avoient sauvée, mendoient des secours chez tous les Princes d'Allemagne, qui étoient demeurés neutres: ils en avoient obtenu de l'Electeur de Brandebourg; mais Mr. de Turenne les rendit inutile: ils faisoient presser l'Empereur de se déclarer pour leur défense. Louis XIV. fut encore retarder l'effet de ces sollicitations, tant par ce qu'il représente ici à l'Empereur, que par d'autres moyens plus efficaces.

sur ses frontières ; sur-tout lorsqu'il lui
fera voir ma fidélité inviolable par tous
les concerts qu'il a établi en mon nom
avec V. M. il ne dissipe aisément cette
impression contraire que l'on se feroit
efforcé de lui donner, & que V. M. ne
connoisse que ceux qui voudront altérer
la bonne intelligence qui est entre nous,
se peuvent dire non-seulement nos enne-
mis, mais encore du repos & de la tran-
quilité publique. Me remettant au sur-
plus à ce qui lui sera dit plus amplement
sur ce sujet, par ledit Chevalier de Gre-
monville, il ne me reste qu'à joindre aux
assurances de mon amitié, toujours cons-
tante pour la Personne de V. M. & de
mon affection pour ses interêts, mes sou-
hais pour l'accomplissement de tous ses
justes désirs, étant très-sincèrement,
Monsieur mon Frere & très-aimé Cou-
sin, votre très-affectionné Frere & Cou-
sin. *Signé* LOUIS. A Saint-Germain
le 28 Novembre 1672.

L E T T R E

LETTRE CCXLIX.

A mon Cousin le Duc de Luxembourg.

FRANÇOIS - HENRI DE MONT-
MORENCI. (a)

MOn Cousin, toutes les circon-
stances de l'action de Worden me faisant
connoître le mérite du service que vous
m'avez rendu en cette occasion, je n'ai
pas voulu différer davantage de vous té-
moigner par cette Lettre, la satisfaction
que j'en ai; & même pour vous en don-
ner une meilleure marque, je vous ai

(a) Né en 1628, Duc & Pair de France
en 1662, Maréchal en 1675, mort en 1695.
Elève du Grand Condé, il se signala dans
les deux conquêtes de la Franche-Comté, &
singulièrement pendant cette campagne de
Hollande, pendant laquelle il prit sept Vil-
les, & fit lever le siège de Worden au Prince
d'Orange le 12 Octobre. Cette action sur
laquelle le Roi le complimente ici, fut, dit-
on, admirée des Ennemis même: enfin, pen-
dant près de vingt ans, il ne laissa à *Guillau-*
me la gloire d'aucun succès, & fut après *Tu-*
renne, le plus terrible fléau de la triple ligue.
choisi

choisi pour remplir la charge de Capitaine des Gardes de mon Corps qu'exerçoit le Sieur Lauzun ; (b) & pour vous faciliter les moyens de la récompenser, je vous ai accordé la disposition de celle de Maître de ma Garde-robe aux conditions que j'ai commandé au Marquis de Louvois de vous expliquer ; & comme ce détail dit plus que toutes les louanges que je pourrois ajouter à votre valeur & bonne conduite, je finis en priant Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 21 Octobre 1672. Signé LOUIS.

A côté est écrit :

Ce détail est que le Roi a réglé le prix de la charge de Capitaine des Gardes du Corps de Monsieur de Lauzun à la somme de quatre cens mille livres, & que pour la

(b) Du plus haut degré de faveur il étoit depuis près de deux ans, tombé dans la disgrâce, & prisonnier à Pignerol, pour avoir secrètement épousé Mademoiselle de Montpensier. Le Roi avoit d'abord consenti que ce mariage se fit publiquement ; ensuite pressé par les représentations de quantité de personnes, il avoit absolument défendu cette alliance.

payer

payer & satisfaire à un brevet de retenue de deux cens mille livres que S. M. avoit donné à Madame de Nogent & à ses enfans, sur la charge de Maître de la Garde-robe, il donne à Mr. de Luxembourg ladite charge de Monsieur de Nogent en pur don, de laquelle il retirera cinq cens cinquante mille livres: (a) ainsi la charge de Monsieur de Lauzun ne lui coutera que cinquante mille livres.

LETTRE CCL.

A mon Cousin le Cardinal d'Estrées. (b)

MON Cousin, j'ai reçu votre Lettre: je ne doute pas que la perte que nous avons faite de mon Fils le Duc d'Anjou (c) ne vous touche encore au delà des

(a) De Berni, Fils de Lionne, acheta cette Charge.

(b) Voyez la Lettre CCXLIII.

(c) Louis XIV. eut outre le Dauphin, deux Fils, l'un nommé Philippe de France, Duc d'Anjou, mort en 1671, âgé d'environ un an; l'autre, François, aussi Duc d'Anjou, mort le 4 Novembre 1672. quelques jours après sa naissance.

expressions de votredite Lettre. Je fais même tous les motifs qui vous portent à me plaindre, & je sens toutes les circonstances qui peuvent augmenter ma douleur. Mais puisque ce que je souffre est la volonté de Dieu, aidez-moi par vos prières, à lui sacrifier la mienne, & je le prierai, &c. A Versailles le 15 Décembre 1672. *Signe* LOUIS.

L E T T R E CCLI.

*A Monsieur Rouillé, Conseiller en mes
Conseils, Intendant en Provence.*

J'Ai été bien-aise de voir par votre Lettre, la soumission avec laquelle mes ordres ont été reçus de tous les Députés de l'Assemblée des Communautés de Provence. Cette conduite répond si bien à l'affection singulière que j'ai toujours eue pour la Province, qu'il ne se peut rien ajouter au gré que je lui en fais. Je vous charge même de les assurer de cette vérité, laquelle je confirmerai de bon cœur, autant qu'il me sera possible, dans les occasions qui s'offriront. En attendant celle de

DE LOUIS XIV. 167

de vous témoigner plus particulièrement la satisfaction que j'ai de vos services, je prie Dieu, &c. A Saint-Germain le 23 Décembre 1672.

En 1673. & 1674.

Cette année toutes les Puissances de l'Europe parurent comme en suspens, entre deux efforts contraires: Louis ne tenoit plus que les frontières d'un Pays où désormais les inondations l'empêchoient de pénétrer. Du côté de l'Allemagne, Turenne étoit une barrière que l'Ennemi recontoit par-tout. Sur mer on se battoit sans savoir qui demeureroit victorieux. Pendant qu'on entamoit des conférences de Paix, la triple Ligue se préparoit à la guerre: pour résister à ses efforts, le Roi évacua les Villes conquises: ainsi la France sembloit un fleuve rapide rentré dans ses bords, auquel on s'efforçoit

çoit de préparer des digues; mais ce fut vainement. L'année suivante fut encore marquée par la conquête de la Franche-Comté, qui ne retourna plus à ses anciens maîtres. En vain aussi les Alliés, que le Roi s'étoit si long-tems ménagés en Allemagne, se déclarerent contre lui, & tenterent d'entamer la France reduite à ses propres forces. Turenne les battit avant leur réunion, & le Palatinat fut ravagé à cause des cruautés du paysan contre le soldat qu'il rencontroit à l'écart. L'Eleûteur de Brandebourg, qui venoit de rompre une paix forcée, releva le courage des Confédérés. Ils pénétrèrent en Alsace, où cet Eleûteur devoit joindre ses forces aux leurs. Turenne les prévint encore, les battit avant cette jonction; ensuite feignant de se retirer en Lorraine, il revint à l'improviste attaquer & défaire en détail une armée presque le triple de la sienne, mais dispersée dans des quartiers où elle

elle ne s'attendoit pas à ce retour. En Flandre, la prise de quelques Villes consola les Hollandois de la perte de la sanglante bataille de Senef. Condé resta maître du champ de bataille, & obligea ensuite le Prince d'Orange, qui se disoit victorieux, à lever le siège d'Oudenarde. L'Ennemi fit aussi d'inutiles tentatives du côté des Pyrenées sur les côtes de Bretagne & de la Martinique, tandis que Messine secourue par la France, secouoit le joug des Espagnols. C'est dommage que ce recueil ne nous dise rien qui ait rapport aux événemens mémorables de ces deux années ; c'est pour y suppléer que j'ai un peu étendu ce récit, & pour renouer avec ce qui suivra cette interruption.

L E T T R E CCLII.

A la Reine Christine.

M Adame ma Sœur, je rends mille grâces à V. M. de l'amitié qu'elle me témoigne en me communiquant par sa Lettre du 4 de ce mois, la résolution qu'Elle a prise de partir de Rome pour passer en Allemagne, &, peut-être, en Suède. (a) Je lui souhaite un heureux voyage, & je mande à mes Ambassadeurs non-seulement de la respecter comme ma propre Personne, mais aussi de la servir en tout ce qu'Elle pourra désirer de leur ministère. Je me sens aussi fort touché des offres qu'elle a bien voulu me faire. La modestie avec laquelle Elle s'en est expliquée à mon Cousin le Cardinal de Retz, (b) & au Sieur Abbé de Bourle-

(a) Je n'ai pu découvrir à quel dessein la Reine vouloit entreprendre ce voyage, ni si elle le fit.

(b) *Jean-François Paul de Gondi*, connu par la part qu'il eut aux troubles de la minorité. Il étoit pour lors à Rome, où il voulut remettre son Chapeau au Pape Clément X.

mont,

mont, n'empêche pas que je n'en connoisse fort bien le véritable prix. Je les accepte avec grande joie, & me tiens déjà tout assuré de les voir suivis d'effets non moins glorieux pour Elle, qu'avantageux au Public & obligeans pour moi. Puisque je fais ce que peuvent l'affection & le crédit que vous vous êtes conservé, & que je ne doute pas de la sincérité de vos sentimens, Votre Majesté doit être persuadée qu'il n'y aura jamais pour Elle le moindre changement aux miens, & que je serai toujours, avec une parfaite estime & du meilleur de mon cœur, Madame ma Sœur, votre bon Frere.
LOUIS. A Versailles le 18 Mai 1673.

L E T T R E CCLIII.

A mon Cousin le Duc de Mazarin.

MON Cousin, votre Lettre du 7 de ce mois m'a été rendue, & le Sieur de Louvois m'a lu aussi le mémoire que vous lui avez adressé touchant les Isles de Jersey & Jernesey : je le trouve fort bien raisonné, & la proposition, outre qu'elle est très-judicieuse par la rencontre du

tems & par la facilité des moyens, marque bien une passion pour ma gloire digne du nom que vous portez ; mais comme il est bon d'avoir plus d'un dessein pour être mieux en état de se prévaloir des conjonctures, je serai bien-aïse d'être informé de ce qui se pourroit faire à l'égard de l'Isle de Wighs. Après en avoir conféré avec le Sieur de Bas, lequel mérite bien, sans doute, l'estime que vous avez pour lui, & qui vous donnera une pleine connoissance du détail de cette Isle : sur ce que vous jugerez propre, & sur le plan que vous m'enverrez, avec un projet bien dirigé avec le Sieur de Bas, je prendrai ma résolution, & vous la ferai savoir. Vous jugez assez du secret que demandent ces sortes d'affaires ; ainsi étant superflu de vous le recommander, il ne me reste qu'à prier Dieu, &c. A Fontainebleau le 20 Septembre 1673. *Signé* LOUIS.

En

En 1675, & 1676.

Cette année termina la carrière de trois grands Généraux. Turenne acheva de détruire les débris d'une armée que l'Ennemi venoit de rassembler, & l'obligea de repasser le Rhin. Il revint quelque tems à la Cour; il y fut comblé de caresses & d'honneurs; il espéroit se reposer après tant de glorieux exploits; mais le besoin que l'Etat avoit encore de ce grand Homme, l'obligea à retourner faire usage de toute sa prudence contre un Général plus expérimenté que ceux qu'il avoit eu à combattre. Ce fut pendant cette dernière campagne que brillèrent plus que jamais, les rares talens de ce Capitaine. Il fit échouer toute l'habileté de son Antagoniste; mais le moment qui l'assuroit d'une victoire, fut le dernier de sa vie. Mon-

tecuculli attaqua l'armée que la perte de son Chef obligeoit à la retraite, sans pouvoir la vaincre. Condé accourut arrêter les progrès du Général Allemand : après quoi tous deux, comme de concert, renoncèrent au commandement. Dans les Pays-Bas & la Catalogne, la France eut quelques succès qui furent balancés par les pertes qu'elle fit dans le Pays de Treves. On remporta quelque avantage sur mer ; mais on manqua d'en profiter : enfin, l'année se termina par l'ouverture du Congrès de Nimègue. L'an suivant, le Roi, tant en personne que par ses Généraux, prit quelques Villes, sans que les Ennemis pussent s'y opposer. Le Prince d'Orange fut obligé de lever le siège de Maestricht, avec perte des équipages de son armée. Les Flottes d'Espagne & de Hollande furent battues deux fois par Duquesne. Ruyter qui étoit pour les Hollandois ce que Turenne étoit pour la France, périt dans
l'un

DE LOUIS XIV. 175

l'un de ces combats: Vivonne acheva leur ruine à la rade de Palerme.

LETTRE CCLIV.

Au Roi de la Grande-Bretagne.

Monsieur mon Frere, je ne puis assez vous remercier des généreux offices en faveur du Prince de Furstemberg. (a) Vous me ferez justice de croire que j'en suis touché comme je dois, & que j'y répondrai de même en toutes occasions. Cependant je vous en demande la con-

(a) *Voyez la Lettre LXXXVI.*

Il étoit un des Plénipotentiaires au Congrès tenu à Cologne en 1674. L'Empereur qui avoit résolu de rompre ces conférences, & qui en vouloit à ce Ministre de l'Electeur, trop partisan de la France, l'avoit fait enlever le 14 Février de cette année-là, & le tenoit prisonnier depuis ce tems. Louis XIV. ne vouloit écouter aucune nouvelle proposition de Paix, que le Prince de Furstemberg n'eut été remis en liberté, & le Roi d'Angleterre, dont la méditation avoit été acceptée, venoit de faire solliciter l'Empereur d'y consentir. *Voyez les Remarques sur la Lettre suivante.*

tinuation,

tinuation, comme une des plus sensibles preuves que je puisse recevoir de celle de votre amitié, vous assurant qu'il n'y a point de marques de la mienne que je ne vous donne de tout mon cœur, toutes les fois qu'il s'agira de vous témoigner que je suis, Monsieur mon Frere, votre bon Frere. *Signé LOUIS.* A Versailles le 3 Août 1675.

L E T T R E CCLV.

Au même.

Monsieur mon Frere, vous savez quel est toujours le poids de votre entretien auprès de moi, & les facilités que j'apporte à tout ce que votre zèle pour l'avancement de la paix générale, peut souhaiter de ma part. Vous en aurez encore une grande preuve, lorsque vous apprendrez par le Marquis de Ruigny, que je veux bien complaire au désir que vous m'avez fait paroître de voir partir mes Ambassadeurs pour Nimègue, sans attendre que l'Empereur ait remis le Prince Guillaume de Furstemberg entre les mains d'un Prince neutre.

tre. (a) Votre intérêt a été si bien uni avec le mien en ce qui se passa à Cologne, que personne ne peut mieux connoître que vous combien a été légitime la réparation que j'en ai attendue. Vous n'ignorez pas quel temperament j'avois résolu d'admettre touchant la liberté du Prince Guillaume de Furstemberg, & avec combien de raison j'avois insisté sur ce préliminaire, comme sur la première condition qui devoit ouvrir le Traité de Paix. Ce n'est pas que le juste attachement que j'y avois témoigné, n'eut été souvent combattu par mon Cousin l'Evêque de Strasbourg: je dois lui rendre ce témoignage, que par un zèle qui ne se peut trop louer, il m'avoit prié diverses fois de me relâcher de cette

(a) Les sollicitations d' l'Angleterre n'avoient pu porter l'Empereur à élargir ce Prince: cependant, comme on le voit par cette Lettre, le Roi parut céder aux instances du médiateur, & à la prière de l'Evêque de Strasbourg, qui lui représentoit, & qui publia même qu'il préféreroit la tranquillité de l'Europe à la liberté de son Frere. Les Plénipotentiaires de France reçurent ordre de se rendre au Congrès vers la fin de Décembre.

pour suite,

pour suite, lorsqu'on y voyoit une opposition si extraordinaire de la part de l'Empereur, & de trouver bon que, sans considérer son intérêt, ni celui de son Frere, ce Prince pût contribuer aux dépens même de sa liberté, au rétablissement de la tranquillité publique : ce que j'avois refusé à ses instances réitérées, je veux bien l'accorder aujourd'hui, lorsque vous les appuyez de votre recommandation, outre que je suis bien-aisé de vous faire paroître ce que peut votre médiation auprès de moi. Je veux croire que vous obtiendrez en faveur du Prince Guillaume, les mêmes conditions que j'avois toujours désirées. Je ne dois pas présumer que l'Empereur puisse refuser à vos offices & à ceux des Etats-Généraux, l'assurance qu'il sera remis entre les mains d'un Prince neutre, jusqu'à la conclusion d'un Traité, & que, quelque éloignement qu'il ait montré jusqu'à cette heure, à accorder un temperament si légitime, il résulte que vous soyez témoin & toute l'Europe, des nouveaux obstacles qu'il feroit naître à la Paix. C'est sur cette confiance que pour répondre à votre désir, & aux prières de mon Cousin l'Evêque de Strasbourg, j'ordonne à mes Ambassadeurs
de

de se rendre, sans perdre de tems, à Nîmégue : ils y porteront des intentions si sincères & si équitables de ma part, que si vous en trouvez de semblables dans mes ennemis, je m'assure tout le succès que V. M. peut s'en promettre. Je suis très-sincèrement, Monsieur mon Frere, votre bon Frere. *Signé LOUIS.* Sans date. (a)

LETTRE CCLVI.

A Monsieur l'Evêque de Condon, Précepteur de mon Fils. JACQUES-BENIGNE BOSSUET. (b)

Monsieur l'Evêque de Condon, je ne suis pas embarrassé des louanges que vous me donnez par votre dernière Lettre : vous m'avez trop bien fait connoître à qui elles sont dûes, pour n'en pas tirer plus d'instruction que de complaisance pour moi-même. Je les réfère donc

(a) Suivant ce que nous venons de remarquer, cette Lettre doit être du mois de Décembre 1675. ou du mois de Janvier de l'année suivante.

(b) Ensuite Evêque de Meaux.

au

au principe que vous m'avez enseigné ; & pour ce qui regarde mon Fils, je vous recommande toujours de cultiver son esprit avec le soin nécessaire, pour lui faire bien comprendre ses devoirs envers lui-même, envers moi, & avant tout, envers Dieu, que je prie, &c. Au Camp devant de Hurtebize, près Valenciennes, (a) le 19 Mai 1676. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLVII.

A mon Cousin le Maréchal Duc de Duras, Pair de France, Capitaine de mes Gardes. JACQUES-HENRI DE DURFORT. (b)

MON Cousin, vous m'avez fait plaisir de retrancher de votre Lettre toutes for-

(a) Le Duc d'Orléans assiégeoit Bouchain. Le Prince d'Orange arrivé pour secourir cette Place, ne fut que spectateur de sa prise ; il étoit campé sous le canon de Valenciennes ; l'Armée du Roi lui barroit le passage. Louis avoit dessein de le combattre, & regretta depuis d'en avoir été empêché par l'irrésolution de son Conseil.

(b) Neveu du Vicomte de Turenne, fait Maréchal l'année précédente, immédiatement après la mort de son Oncle.

tes de remerciemens : je n'en veux point d'autres de mon Cousin le Maréchal de Lorges (b) que le soin que vous avez tous deux de continuer à me bien servir : je suis sûr que c'est un lien qui vous unira toujours aussi fortement que ceux du sang ; & que si vous avez des marques extraordinaires de ma confiance, je n'en recevrai pas de moindres de votre reconnaissance & de votre fidélité en toutes rencontres, sans exception. Cependant je prie Dieu, &c. Au Camp de Kievrain le 13 Juin 1676. Signé LOUIS.

(b) *Gui* *Alfonse*, Frère du précédent, fait Maréchal cette année 1676. Il avoit eu beaucoup de part aux plus brillantes expéditions de Flandre ; il avoit parfaitement bien secondé son Oncle pendant ses belles campagnes ; & dans la fâcheuse circonstance de la mort de ce grand Général, il avoit fait une retraite qui fut estimée une victoire.

L E T T R E CCLVIII.

A mon Cousin le Maréchal (a) Duc de Vivonne, Pair de France, Viceroy de Sicile.

MON Cousin, l'avantage que vous venez de remporter sur les Flottes d'Espagne & de Hollande à la rade de Palerme, (b) est trop considérable pour ne vous

(a) Depuis un an.

(b) Le Roi, comme nous l'avons dit, avoit envoyé en 1674. du secours aux Siciliens revoltés contre l'Espagne; & au commencement de cette année 1676. la Flotte Espagnole jointe à celle de Hollande, allant pour arrêter les progrès de ce secours, avoit été deux fois rencontrée & battue le 8 Janvier & 21 Avril par *Duquesne*. *Ruyter*, qui de Mattelot étoit devenu le plus expérimenté & le plus habile Amiral que la Hollande ait eu, venoit de mourir d'une blessure qu'il avoit reçue dans le second combat. Le Duc de *Vivonne*, alors à Messine, profitant du trouble que cette perte avoit jetté parmi les Ennemis, s'étoit hâté d'aller les surprendre devant Palerme, & les avoit une troisième fois battu le 3 de Juin, leur avoit pris ou coulé

vous témoigner pas la satisfaction que j'en ai: elle ne pourroit être médiocre, quand je la renfermerai dans l'éclat que ce sujet ajoute à la gloire de mes armes, & dans les suites que j'en attendois pour le bien de mon service; mais elle s'étend aussi sur l'honneur qui vous revient en particulier d'une si mémorable entreprise. Vous assurant de la joie que j'ai de savoir que vous l'avez exécutée en personne, & que ce n'a pas été la circonstance de toute cette action, la moins touchante pour moi, je prie Dieu, &c.
 Au Camp de Kievrain le 27 Juin 1676.
Signé LOUIS.

coulé à fond quatorze vaisseaux & six galères, tué cinq mille hommes, & brûlé une partie de la Ville devant laquelle ils étoient à Pancr.

R 2

L E T

L E T T R E CCLIX.

*A mon Cousin le Duc de Saint-Aignan,
Pair de France.*

MON Cousin, j'ai reçu la Lettre que vous m'avez écrite sur les heureux commencemens de ma campagne, & sur les avantages que mon Armée navale a remportés devant Palerme. Vous me louez comme un serviteur passionné pour son maître; & sur ce principe-là, tout ce que vous me dites, ne peut manquer de m'être fort agréable; mais l'usage que j'en dois faire, est de considérer la distance qu'il y a de ce que j'ai fait jusqu'aux louanges que vous me donnez, & de m'en servir d'éguillon pour m'exciter à la gloire. Cependant je prie Dieu, &c.
Au Camp devant Kievrain le 28 Juin 1676. *Signé* LOUIS

En 1677, 1678.

Pendant le cours de ces deux années, la prise de onze Places importantes, tant en Flandre qu'en Alsace, six victoires par terre, quatre sur mer, ou dans les Colonies, mirent le Roi, qui désiroit sincèrement la Paix, dont les négociations trainoient depuis trois ans, en état d'en dicter les articles à ceux qui les lui vouloient prescrire. Elle fut enfin signée par toutes les Puissances intéressées, le 5 Février 1679, & laissa à la France la possession de ses nouvelles conquêtes. Nos Lettres ne font mention que de quelques uns des succès que nous venons de nombrer ; le reste regarde des affaires ecclésiastiques.

L E T T R E CCLX.

A mon Cousin l'Archevêque de Paris.

FRANÇOIS DE HARLAI DE CHAN-
VALON. (a)

MOn Cousin, j'avoue que la prise de Valenciennes ne paroît pas un succès ordinaire, si l'on examine ses circonstances: c'est une Place très-forte, emportée d'affaut en moins d'une demi heure, sans que les lieux sacrés ni la Bourgeoisie aient souffert le moindre désordre; (b) mais Dieu

(a) On a vu qu'il avoit été Archevêque de Rouen.

(b) Le Roi étoit parti de Saint-Germain le 28 Février, tandis que Mr. de *Luxembourg* investissoit cette Place. Le 10 la tranchée fut ouverte, & le 17 la Ville fut emportée par la valeur des Mousquetaires, qui s'étant emparés de la contre-escarpe, passent dans un ouvrage couronné, tuent une partie de ceux qui le défendent, poursuivent le reste, passent le fossé avec les fuyards, parviennent à une poterne qu'ils trouvent ouverte, montent sur le rempart à la faveur d'un petit degré pratiqué dans le mur: une partie tourne le canon contre la Ville, l'autre

D E L O U I S XIV. 187

Dieu qui voit mes bonnes intentions, a voulu les bénir dans l'exécution comme dans le projet de cette entreprise. Ne pouvant douter que les prières continuelles qu'on lui a faites par vos ordres pour la prospérité de mes armées, n'y aient eu la principale part. Je vous en demande le secours sans intermission, le priant cependant, &c. Au Camp devant Cambray le 22 Mars (c) 1677. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXI.

A mon Cousin le Prince de Condé. (a)

MOn Cousin, je ne doute pas que le succès de Valenciennes ne vous ait surpris aussi agréablement que vous me le témoignez. Je ne fais si les suites peu

tre descend dans les rues, s'y barricade, & rompt les portes à coups de hache : tout cela s'exécute si vite, que les Bourgeois les prennent quelque tems pour de leurs gens. Le Roi arrive, & sauve la Ville du pillage.

(c) Cambray se rendit le 5 Avril, après neuf jours de tranchée ouverte.

(a) Ce Prince âgé pour lors de 56 ans, se reposoit des fatigues de ses glorieux exploits.

communes

communes dont je me suis flatté sur un si heureux commencement, ne vous surprendront point encore plus ; mais je suis sûr, par avance, que personne n'en aura plus de joie que vous, si elles me réussissent, comme je l'espère avec l'aide de Dieu. Cependant je prie Dieu, &c. Au Camp devant Cambray le 22 Mars 1677. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXII.

*A mon Cousin l'Archevêque de Paris,
Duc & Pair de France.*

Mon Cousin, j'ai reçu votre Lettre du 22 de ce mois : vous m'avez fait plaisir de m'informer des choses qu'elle contient : je serai bien aise que vous preniez le même soin dans les autres occasions qui se pourront présenter.

Quant au bref de N. S. P. le Pape (a) touchant les Augustins, je profiterai de l'avis

(a) Odescalchi, Innocent XI. élu le 21 Septembre de l'année précédente. Dans cette Lettre & quelques autres adressées cette année à l'Archevêque de Paris, il est question d'affaires

l'avis que vous m'en avez fait donner, & je vous répons qu'il fera si bien examiné avant que de rien résoudre, qu'on aura peine à me surprendre. Cependant je prie Dieu, &c. Au Camp devant Cambray le 24 Mars 1677. *Signé LOUIS.*

L E T T R E CCLXIII.

*A mon Cousin l'Evêque de Strasbourg,
Prince du saint Empire.*

MOn Cousin, je suis trop persuadé de votre zête pour mon service, pour douter de la joie que vous avez eu du succès de Valenciennes: ainsi les témoignages que vous m'en donnez par la Lettre que vous m'avez écrite sur cette im-

d'affaires concernant les contestations de la Cour de Rome au sujet du droit de Régale, que *Louis XIV.* établit sur tous les Diocèses du Royaume. On peut voir toutes ces chicanes ecclésiastiques dans leur Histoire. Je dirai seulement que la Régale est la jouissance que le Roi a des revenus des Evêchés & Archevêchés pendant leur vacance, & jusqu'à ce que ceux qui y sont nommés, aient prêté le serment de fidélité.

portante

portante conquête, ne pouvoient pas être mieux reçus. Je prie Dieu qu'il inspire à mes Ennemis le même empressement pour la Paix, qu'il le fortifie de plus en plus dans mon cœur par ses bénédictions continuelles sur mes justes armes, & qu'il vous ait, mon Cousin, &c. Au Camp, devant Cambray le 24 Mars 1677. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXIV.

A mon Cousin le Duc de Saint-Aignan.

MON Cousin, vous avez un art admirable pour me témoigner votre joie dans la prospérité de mes armes : c'étoit autrefois par des éloges, maintenant c'est par des frayeurs du péril & des fatigues où vous dites que je me suis exposé pour me rendre maître de Valenciennes ; mais je n'ai pas de peine à démêler ces différens mouvemens de votre cœur : je les réunis tous dans le seul principe de votre zèle pour ma Personne, & je les reçois avec un agrément dont vous devez être satisfait. Cependant je prie Dieu, &c.

D E L O U I S XIV. 191

&c. Au Camp devant Cambray le 27
Mars 1677. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXV.

*A mon Cousin l'Archevêque de Paris,
Duc & Pair de France.*

MOn Cousin, j'ai vu ce que vous
m'avez écrit de Dimanche dernier: rien
ne me surprend à l'égard du calme où
vous dites que sont les choses; mais je
vous avoue aussi que rien ne m'est plus
agréable. Quant à la Lettre du Pape aux
Evêques dont vous me parlez, j'apprens
que Sa Sainteté n'a pas écrit à eux seuls,
ni en général à tous les Prélats de Fran-
ce; on m'affure qu'Elle s'est contentée
de faire réponse à ceux dont Elle avoit
reçu des complimens par une pure dis-
tinction favorable au caractère Episco-
pal qui lui étoit commun avec eux avant
son exaltation. Je ne laisserai pas pour-
tant de m'expliquer en conformité de
vos sentimens. Et sur ce, je prie Dieu,
&c. Au Camp devant la Citadelle de
Cambray le 6 Avril 1677. Signé LOUIS.

L E T-

L E T T R E CCLXVI.

*A mon Cousin le Grand-Maître de
Malthe.*

MON Cousin, après vingt années de service que le Chevalier de Beaumont m'a rendu dans la Marine, & la plupart de ces toms-là en qualité de Capitaine, vous ne serez pas surpris que je vous le recommande en une affaire qui me paroît de la dernière justice. C'est qu'ayant un bref de Rome pour sa résidence & pour son ami Cûnete, comme plusieurs autres Chevaliers avec lesquels il a servi à Gigery & en Candie, vous lui fassiez la même grâce que vous leur avez accordé. Sur le même principe je m'assure que vous aurez peine à la refuser pour la seule affection que j'ai pour votre Ordre; & je craindrois de faire tort à celle que vous avez pour moi, si je m'étendois davantage par cette Lettre de ma main, que pour me remettre du surplus au bref de notre saint Pere, & prier Dieu, &c. Au Camp devant la Citadelle de Cambray le 14 Avril 1677.
Signé LOUIS.

L E T T R E

LETTRE CCLXVII.

A mon Cousin le Prince de Condé.

MOn Cousin, c'est avec justice que vous me félicitez du gain de la bataille de Cassel.(a) Si j'y avois été en personne, je n'en serois pas plus touché, soit par la grandeur de l'action, ou par l'importance de la conjoncture, & sur-tout pour l'honneur de mon Frere. Au reste, je ne suis pas surpris de la joie que vous avez eu en cette occasion : il est assez naturel que vous sentiez à votre tour, ce que vous avez fait sentir aux autres par de semblables succès. Je prie Dieu, &c. Au Camp devant la Citadelle de Cambray(b) le 15 Avril 1677. *Signe* LOUIS.

(a) Il y avoit quatre jours qu'elle s'étoit donnée. Monsieur, Duc d'Orléans, y avoit remporté la victoire la plus complete sur le Prince d'Orange, qui venoit secourir Saint-Omer, que ce Duc assiégeoit, & qu'il prit le 20 de ce mois.

(b) Elle se rendit le 17.

L E T T R E CCLXVIII.

*A mon Cousin l'Archevêque de Paris,
Duc & Pair de France.*

MON Cousin, j'ai vu ce que vous m'avez écrit sur la Flotte des Hollandois brûlée & coulée à fond par la mienne, sous la conduite du Comte d'Estrées auprès de l'Isle de Tabago; (a) & bien que ces marques de votre joie pour un succès si glorieux, & même si considérable par les suites qu'il peut avoir, ne puissent manquer d'être bien reçues, j'avoue que la perte que votre famille vient de faire, me les rend encore plus sensibles, voyant que rien n'est capable de suspendre les mouvemens de votre zèle pour ma gloire & pour mon service. Cependant je prie Dieu, &c.

(a) L'une des Antilles d'Amerique Septentrionale, dans la Mer du Nord. Ce combat naval s'étoit donné le 3 de Mars. Le feu ayant pris à un vaisseau François, le mit à ceux des Ennemis, & cet incendie favorisa le succès de cette attaque. Les Hollandois y perdirent treize vaisseaux, dont cinq armés en guerre; & le Comte d'Estrées en perdit quatre.

Au

D E L O U I S XIV. 195

Au Camp de Thulin le 21 Mai 1677.

Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXIX.

*A Monsieur Rouillé, Conseiller en mes
Conseils d'Etat & Privé, Intendant
de Provence.*

Monsieur Rouillé, j'étois déjà persuadé de ce que vous m'écrivez du zèle & de la soumission des Communautés de Provence; mais cette dernière Assemblée me la confirme bien agréablement : outre le secours des huit cens mille livres qu'elle vient de m'accorder par une seule délibération, je suis si touché des sentimens avec lesquels vous me marquez que ces Peuples s'intéressent à ma propre gloire, qu'il me seroit difficile d'en perdre le souvenir. Vous pouvez leur en parler en cette conformité, & croire vous-même que je suis trop satisfait de vos services pour les pouvoir oublier. Cependant je prie Dieu, &c. A Saint-Germain en Laye le 17 Novembre 1677. Signé LOUIS.

L E T T R E CCLXX.

*A mon Cousin l'Archevêque de Paris,
Duc & Pair de France.*

MOn Cousin, vous auriez eu plutôt réponse sans la marche qu'il m'a fallu faire, & sans les occupations que donne une entreprise comme celle-ci, particulièrement dans les premiers jours & dans la saison où nous sommes. J'ai reçu trois de vos Lettres, & vous me feriez plaisir de continuer à me donner avis de ce que vous apprendrez des affaires d'Angleterre, & de pénétrer le plus avant qu'il vous sera possible. (a)

J'ai

(a) Il paroît qu'il s'agit ici des mouvemens de l'Angleterre, prêt à se déclarer contre la France, dont ce Prélat pouvoit être informé par des Missionnaires, ou bien il étoit question d'une correspondance avec *Coleman*, Secrétaire du Duc d'*York*, qui travailloit à faire abolir les loix penales portées en Angleterre contre les Catholiques: ce qui donna lieu au mois de Septembre de cette année, à deux scélérats apostés, d'accuser les Catholiques d'avoir conspiré contre la vie du Roi. Toute destituée de preuves qu'étoit cette calomnie, elle

J'ai vu la réponse que le feu Sieur Evêque d'Alept me vouloit faire. Dieu lui fasse miséricorde; mais c'étoit assurément un homme bien entêté. (b.)

J'approuve entièrement votre avis touchant la nouvelle Edition de son Rituel : nous verrons à mon retour, ce qu'il y aura de nouveau à faire, & cependant il est bon que l'Abbé Chabot écrive à Rome dans le sens que vous proposez.

Quant au mémoire du Chanoine de Tarbe, je ne crois pas qu'il y ait rien à faire présentement. Dieu a exaucé les prières que vous avez ordonnées dans votre Diocèse, pour la prospérité de mes justes armes, m'ayant rendu maître de cette grande & importante Ville en moins

elle fut reçue du Parlement, qui condamna à mort plusieurs personnes innocentes, & exclut le Duc d'York de la succession à la Couronne. Cette exclusion fut d'abord sans effet : il regna après Charles II. son Frere, en 1685; mais il fut obligé de descendre du Trône en 1688. Voyez les Remarques sur la Lettre XLIII.

(b) Pavillon s'étoit long-tems opposé à l'établissement du droit de Régale. On fait que son Rituel faisoit aussi beaucoup de bruit.

de cinq jours. (c) J'espère que la continuation d'un secours si nécessaire ne lui fera pas moins agréable, & nous attirera enfin la Paix, pour laquelle seule je fais la guerre. Et sur ce, je le prie moi-même de vous avoir, mon Cousin, &c. Au Camp devant la Citadelle de Gand, le 10 Mars 1678. *Signé LOUIS.*

L E T T R E CCLXXI.

A mon Cousin le Cardinal d'Estrées.

MON Cousin, j'ai lu votre Lettre du 15 passé avec les réflexions qu'elle mérite. Ce que je puis y répondre, c'est que j'aurai toujours les mêmes intentions que je vous ai témoignées, & que je n'attens que l'occasion de les pourvoir accomplir. Et sur ce, je prie Dieu, &c. Ecrit au Camp devant Ypres, le 18 Mars 1678. *Signé LOUIS.*

(c) Gand, subitement investi, s'étoit rendu le 9 Mars; la Citadelle se rendit le 12.

L E T T R E CCLXXII.

A mon Cousin le Prince de Condé.

MOn Cousin, je n'ai pas de peine à comprendre la joie que vous avez d'une conquête aussi importante que celle que je viens de faire de la Ville & Citadelle de Gand : je fais trop bien les sentimens que vous avez pour mon service & pour la gloire de mes armes ; outre les expressions que vous m'en faites par la Lettre que vous m'avez écrite, j'ai eu beaucoup de satisfaction d'entendre celles que mon Cousin le Duc d'Anguien y a ajoutées de vive voix. Comme je les reçois avec une entière confiance, j'y repondrai toujours aussi avec toute l'amitié que vous pouvez souhaiter. Et sur ce, je prie Dieu, &c. Ecrit au Camp devant Ypres (a) le 18 Mars 1678. *Signé LOUIS.*

(a) Cette Ville se rendit le 25 Mars, après sept jours de siège.

L E T T R E

L E T T R E CCLXXIII.

*A mon Cousin l'Archêveque de Paris
Duc & Pair de France.*

MOn Cousin, votre Lettre & votre billet du 15 de ce mois m'ont été reçus par Rose, (a) qui m'a expliqué même-tems le détail dont vous l'avez chargé. Il m'a montré aussi le Décret de l'Inquisition de Rome, & je le trou-
ve de conséquence par les réflexions que vous y faites. J'approuve la conduite que vous avez tenue avec les Peres de l'Oratoire, pour les porter à faire de leur propre mouvement, ce que je pourrois désirer de leur Congrégation, pour le bien même de leur Ordre. J'ai commandé dès hier le Député des Lettres de Cachet pour le Provincial des Augustins, & encore une pareille Lettre pour la Picardie, qu'on avoit oubliée. Je confirmerai à l'Intendant de Limoges qui est ici, tout ce que vous lui avez dit de ma part sur la nouvelle élection d'un Abbé de Grammont. Je ne puis que louer le choix du

(a) C'est lui qui a formé ce Recueil.

nouveau

nouveau résignataire de la Cure de saint Sulpice par le témoignage que vous m'en rendez. J'agréé votre déférence & ses respects, & je me réjouis du calme qui regne par-tout où votre pouvoir s'étend. Quelque honneteté que vous apportiez m'en expliquer la cause, je fais fort bien ce qui est dû à votre zèle & à vos soins, priant Dieu, &c. Ecrit à Fontainebleau le 19 Novembre 1678. Signé LOUIS.

LETTRE CCLXXIV.

A Mr. Rouillé, Intendant de Provence.

Monsieur Rouillé, la remise que j'ai faite aux Communautés de Provence, que vous apprendrez par le Sieur Colbert, (a) témoignera assez à ces peuples, la satisfaction que j'ai de leur zèle. Cette Lettre sera donc seulement pour vous assurer que je suis pleinement content de vos soins & de votre application au bien de mes affaires dans l'étendue de

(a) Le Roi déchargea cette année ses peuples de six millions de tailles : il fait informer l'Intendant de la part que sa Province aura à cette remise.

votre

vosre Charge, & qu'étant aussi informé de vos services présens & à venir, je ne les oublierai pas dans les occasions. Cependant je prie Dieu, &c. qu'il vous ait, Monsieur Rouillé, &c. A Versailles le 8 Décembre 1678. *Signé* LOUIS.

Fin de ce Recueil.

